

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 5.

Prix du numéro : 7 centimes — Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 2 FEVRIER 1882

LES FEMMES ET L'INSTRUCTION

Vous est-il jamais arrivé de faire la connaissance d'une de ces femmes—rares parmi nous—hérissées de grec et de latin, croyant avoir tout appris et aussi prétentieuses que désagréables ? Si vous avez rencontré une fois un de ces phénomènes, vous avez sans doute pris vos mesures pour ne plus le retrouver sur votre chemin. Vous l'avez évité avec encore plus de soin, si cette savantasse prenait des airs de libre-penseuse, et s'imaginait, dans sa faiblesse, pouvoir se passer de la force que donnent les idées religieuses. Cette femme, dont nous venons de tracer les principaux traits, c'est celle que le Conseil supérieur de l'instruction publique de France ambitionne de donner à ce pays de nos affections.

Ce Conseil a décidé la création de quarante lycées de filles, dans lesquels elles étudieront trois années durant le français, l'anglais et l'allemand, les sciences, et la quatrième année le grec et le latin, et encore les sciences. De religion, il n'en est pas question.

Dans la lutte que la révolution a entreprise contre le christianisme, le plus terrible ennemi qu'elle ait rencontré, c'est la femme. Les sectaires ont eu assez facilement raison des hommes qui se sont rangés en foule sous leurs drapeaux, mais la femme conservait le flambeau de la foi au sein de la famille, et, à un moment donné, elle le faisait briller d'un éclat si vif, qu'elle démolissait l'œuvre de l'impiété et sauvait ses victimes.

Dernièrement encore, les journaux impies de Paris étaient tout étonnés de voir des membres de la famille du président Grévy secourir des Dominicains d'Arcueil, victimes des décrets du 29 mars, et d'apprendre qu'une de ses filles, qui a épousé M. Wilson, n'avait pas voulu se contenter du mariage civil.

Il faut donc porter la guerre de ce côté, s'est dit la révolution, faisons-nous des alliés dans le camp qui nous résiste le plus, et nous aurons bientôt ville gagnée. Enlevons la femme à l'ordre moral, à la foi, et nous aurons accompli notre œuvre. Quelle réforme en perspective ! La femme savante et la femme libre-penseuse ! Pétrie de grâce et de beauté par la main du créateur, elle remplit, depuis que le monde est monde, le rôle de consolatrice de l'humanité. Que deviendra-t-elle quand la science l'aura desséchée et l'impiété démoralisée ? La femme a été créée à l'image de Dieu, le Conseil supérieur veut la refaire à l'image de Voltaire ou de Paul Bert !

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que la femme en sait toujours assez lorsqu'elle peut distinguer un pourpoint d'un haut de chausse, comme disait Molière. Nous comprenons et nous aimons chez elle un ensemble de connaissances générales qui lui permettent de remplir avec plus de charme encore la mission que lui assigne la nature. Mais ces études arides qui rebutent souvent l'homme ne sont point son fait ; elles n'ajoutent rien à sa grâce la font dévier de sa voie et dérangent l'harmonie de la création. La femme n'a que faire de toute cette science pour conduire son ménage, car nous supposons qu'on n'entend pas pousser la réforme jusqu'au point de vouloir en faire la rivale de l'homme dans le champ de la vie et que ce que l'on veut c'est une femme savante au foyer domestique. Nous ne voudrions pas pécher par excès de galanterie, mais nous pouvons bien dire, avec nous ne savons plus quel auteur, qu'avec les connaissances que nous lui voulons, la femme la plus bête est ordinairement deux fois plus fine que son mari.

L'aversion que nous inspire la savantasse n'est rien en comparaison de l'horreur que provoque chez nous la libre-penseuse. Une femme impie, c'est un non-sens, une monstruosité. C'est un être déclassé qui révolte même jusqu'à des libres-penseurs. Des sots prétentieux soutiennent que l'homme peut à la rigueur se passer de religion, et que l'honneur seul lui suffit comme frein moral. Un romancier à la mode, qui est loin d'être un moraliste, Octave Feuillet, dit que dans le cercle ordinaire de ses relations, il a vu des hommes honnêtes sans religion, mais des femmes jamais. Toute femme qui n'est pas à Dieu, appartient à Vénus. Ce n'est pas un moraliste qui parle, mais un roué, un blasé répandu dans un monde corrompu, incroyant, et il doit s'y connaître.

Que demandons-nous à la femme ? Il lui a suffi, jusqu'à nos jours, pour occuper la plus belle place sur cette terre, d'être cette mère sublime qui guide nos premiers pas dans la vie et dont nous ne perdons jamais le souvenir ; cette jeune fille qui occupe et dore nos rêves à vingt ans, et enfin la compagne de nos bons et de nos mauvais jours. La haute science lui aidera-t-elle à remplir sa mission ? Sera-t-elle plus belle et plus tendre lorsqu'elle pourra causer trigonométrie, chimie, génération spontanée ? Tous les physiologistes nous diront que ces études ne conviennent pas à cet être si frêle, que la jeune fille s'étiole au contact de ces matières arides que peu d'hommes peuvent supporter. C'est tellement le cas, que l'ex-ministre de la guerre en France a dû rendre moins difficile l'examen d'admission à l'École polytechnique, après avoir constaté que chaque année plusieurs candidats succombaient à des maladies cérébrales. Ce régime de la science à haute dose la rendrait-elle plus aimable ! Oh que non ! Quelle horreur d'entendre une dissertation philosophique au lieu de ces jolis riens que la femme sait présenter avec un ton si heureux d'expression ! L'homme qui trouve un si grand charme, à cause du changement, à la conversation de la femme, se verrait en face d'un autre lui-même, et périrait d'ennui. Voilà la réforme dont l'avenir est menacé. Et Molière ne serait pas là pour flageller ces nouvelles précieuses ridicules, ces savants en jupons !

Ce projet de haute instruction révolte les hommes qui ont le plus d'autorité dans la matière. M. Weiss, un ami de M. Gambetta, qui l'a appelé dernièrement à une charge importante, n'hésite pas, avec bien d'autres, à condamner ces lycées de femme.

« L'école et le collège, dit-il, tels qu'on les pratique de plus en plus chez nous depuis près d'un quart de siècle, ne sont déjà pas si sains pour le sexe fort lui-même. Avec nos programmes saturés, nos examens surchargés, nos concours extravagants, nos méthodes aveuglément mécaniques et aveuglément uniformes, nous ne formons plus que des esprits monotones, des intelligences vulgaires, des cerveaux surexcités, des corps abâtardis. Jugez ce que deviendront les jeunes filles, quand elles seront soumises à l'affreuse pression de ce qu'on appelle à cette heure l'enseignement pratique et positif. Elles dont le cerveau est si tendre et le corps si délicat ! Pauvres jeunes filles ! Elles n'auront plus ni les roses, s'épanouissant sur leur visage, ni l'ample chevelure tombant sur leurs épaules, ni leur gaieté et leur rire de la seizième année, ce rire, la plus fraîche des choses, qui, sur le seuil de la vie active et à l'entrée dans le monde, semble défier tous les chagrins de la vie et toutes les vilénies dont le monde est plein. Il est vrai qu'elles sauront raisonner, à dire d'expert, avec leur époux, de la formation des calcaires métamorphiques dans les Alpes bavareses. Le jeune époux, qui sera aussi extrêmement stylé sur la Bavière alpine (car c'est très sérieux ce qu'on leur apprend de géographie dans les lycées depuis 1870), le jeune époux ne se plaindra plus que sa femme ne soit pas à son niveau.

« Ici surgit, en effet, la grande raison qui nous a valu les collèges de filles. Cette raison, c'est que les femmes, en France, n'étaient pas au niveau des êtres généralement supérieurs qu'elles ont pour maris. Ceux-ci, il y a déjà plusieurs années, se sont aperçus qu'ils étaient incompris de leur petite sotte de femme. Or, qu'est-ce qui faisait que leur femme ne s'élevait point à leur hauteur ? L'absence calculée et systématique de chimie, de physique, de paléontologie, d'égyptologie et de myologie dans les esprits féminins.

Grands réformateurs de l'avenir, portez donc vos soucis sur vous-mêmes et laissez la femme telle que Dieu l'a voulu ; une créature faite de délicatesses et de tendresses, faible sans lui, mais avec la foi, plus forte que l'homme, capable de plus de dévouements ! Proportionnez ses connaissances aux besoins de sa mission. Avec cette science, elle sera encore notre supérieure par le goût, les sentiments, comme elle l'est par l'esprit. C'est là son terrain propre et elle y excelle. Croyez-vous que madame de Sévigné aurait écrit ses lettres la tête bourrée de sciences ? La femme, c'est ce qui, en ce moment, se prête le moins à la réforme ; elle a accompli les plus belles œuvres de l'histoire les yeux fixés sur le ciel, soutenue par l'amour et la foi. Les deux systèmes d'édu-

cation de la femme sont bien connus par leur résultat. Le nôtre a produit la religieuse, l'humble sœur, et le vôtre ne peut produire que des monstres comme les sanglantes tricoteuses de 93, administratrices de la guillotine et les pétroleuses de la Commune.

A.-D. DECELLES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Un pays agité en ce moment, c'est la France ; il est vrai que l'agitation est un peu une maladie chronique chez elle, mais depuis assez longtemps, elle jouissait d'un calme relatif. Elle a voulu rattraper le temps perdu, et nous la trouvons aujourd'hui sous l'émotion d'une crise politique et financière qui vient d'emporter le grand ministre, et menace d'une ruine complète une foule d'institutions monétaires et une multitude de fortunes particulières.

Qui l'aurait cru, il y a six semaines, le grand ministre a été battu en brèche par ceux-là même qui ont porté M. Gambetta sur le pavois, qui déclaraient qu'il était le seul homme possible à la tête des affaires. L'opposition à M. Gambetta ne lui vient pas de ses adversaires naturels, les monarchistes—on ne les compte plus à la Chambre—mais des intransigeants et de la masse des députés républicains.

M. Gambetta, résolu à reviser la constitution dans le but d'amoinrir l'influence du Sénat et de changer le mode d'élection des députés à la Chambre, a fait nommer un congrès, composé de sénateurs et de députés, auxquels il a confié le projet de révision. Il croyait trouver au sein du congrès un instrument docile, une majorité complaisante. Il en a été tout autrement, et il s'est montré hostile au premier ministre au point de condamner, dans les conclusions de son rapport, le fameux scrutin de liste auquel M. Gambetta attache une si grande importance. On sait que ce scrutin de liste ferait élire une liste de députés par chaque département et non un seul député par arrondissement, comme cela se pratique aujourd'hui. Grâce à ce mode d'élection, M. Gambetta espérait n'avoir au Parlement que des députés choisis par lui, et noyer les influences locales qui lui envoyaient parfois des députés républicains peu selon son cœur. Ce scrutin de liste, on le comprend, est la bête noire de la Chambre actuelle, issue des influences locales autant que des idées républicaines. La majorité s'est trouvée en plein conflit avec son chef ; ni l'une ni l'autre n'a voulu fléchir, et M. Gambetta est tombé sans gloire, sans rien laisser de ce règne éphémère que le souvenir de son entêtement. La clef de la solution était entre les mains du premier ministre, et, s'il est réellement un homme d'état, si c'est un grand politique, il ne devait pas risquer sa fortune sur une affaire aussi minime que ce projet de révision de la constitution. Tout le monde convient qu'à son point de vue même, cette révision est pour le moins inutile, car le Sénat n'est aujourd'hui que la copie de la Chambre. Les élections sénatoriales des premiers jours de janvier ont envoyé au Sénat 66 républicains et 13 conservateurs, les premiers ayant gagné 23 sièges. Quant à la Chambre, avec la majorité républicaine que dirige M. Gambetta, le besoin du scrutin de liste ne se fait guère sentir. Le *Times* trouve que M. Gambetta aurait fait preuve de beaucoup de tact s'il avait cédé à ses amis. C'est ce qu'il n'a pas voulu et c'est ce qui a ameuté contre lui la majorité et la plupart des journaux républicains.

La chute de M. Gambetta a jeté le monde dans la stupeur. Un règne qui promettait de durer si longtemps, si brusquement terminé ! Une influence si considérable réduite à néant en si peu de temps ! L'influence de M. Gambetta a été suprême depuis nombre d'années. C'est lui qui faisait et défaisait les gouvernements. Aurait-il usé son influence à gouverner sans régner ?

D'après ce que nous pouvons deviner aux dépêches d'Europe, ce sont les allures de dictateur que prenait M. Gambetta, qui ont révolté ses amis de la veille. Il a mis le comble à l'irritation en menaçant le congrès et la Chambre de dissolution, si la majorité ne tenait pas compte de ses ordres.

Gambetta a-t-il fini son rôle ? Nous en doutons. D

devra revenir, à moins qu'une crise n'amène une nouvelle commune. Pour le moment, M. de Freycinet a été appelé à former un nouveau cabinet.

Voici les noms des nouveaux ministres français : De Freycinet, président du conseil et ministre des affaires étrangères ; Jules Ferry, ministre de l'instruction publique ; M. Goblet, ministre de l'intérieur et des cultes ; M. Humbert, ministre de la justice ; M. Léon Say, ministre des finances ; M. Varroy, ministre des travaux publics ; M. Billot, ministre de la guerre ; l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine ; M. Tirard, ministre du commerce ; M. Cochery, directeur des postes.

* * *

Le procès Guiteau est enfin terminé ; le jury l'a déclaré coupable, et il sera probablement condamné à mort et pendu au mois de mai prochain.

LES PERLES CANADIENNES

On dit bien les perles orientales, pourquoi ne dirait-on pas les perles occidentales, ou plutôt les perles canadiennes, lorsqu'il est avéré que plusieurs de nos rivières, de nos petits cours d'eau et de nos lacs en sont émailés ?

Je sais que je surprends beaucoup de monde en disant que le Canada produit des perles. Mais tout ce qui concerne le Canada, ses ressources, son histoire même, nous surprend, nous étonne. Parler du Canada à un très grand nombre de Canadiens, c'est nous parler de la Chine.

D'ordinaire, pour se bien renseigner sur ce qui se passe chez soi, il faut aller chez son voisin. C'est ce qui nous est arrivé relativement à la découverte de la perle du Canada. Plusieurs en avaient entendu parler, quelques-uns prétendaient en avoir vu, d'autres en avaient même palpé ; mais ce que c'était que cette perle, ce qu'elle valait, ce que l'on en pouvait tirer, tout le monde l'ignorait profondément.

Un soir, pendant l'exposition universelle de 1867, à Paris, comme M. le Dr J. C. Taché, commissaire de la section canadienne, parcourait les galeries du Palais-Royal en examinant les vitrines des bijoutiers, la pensée lui vint de faire évaluer une perle dont un de ses amis l'avait chargé.

Il entre chez un marchand joaillier.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire la valeur de cette perle ?

Le marchand prend la perle et l'examine. Puis, se tournant du côté du docteur :

— Vous êtes Canadien, lui dit-il.

Voilà un connaisseur rare, pensa le docteur, puisqu'à la simple inspection d'une pierre il devine la provenance du porteur.

— Je suis, en effet, du Canada, répondit-il.

— Je m'en étais douté.

— Mais quel rapport y a-t-il entre cette perle et moi ? Car, enfin, je suppose que vous n'avez pas l'habitude de vendre ni d'acheter souvent de nos perles du Canada ?

— C'est ce qui vous trompe, monsieur. Notre marché de Paris est rempli, inondé de vos perles canadiennes. Elles pleuvent ici. Depuis cinq ans, il en a été placé plus de 50,000. Tenez, cette perle, qui aurait peut-être valu trois mille francs, il y a cinq ans, je ne puis vous en offrir que mille.

Cinquante mille perles canadiennes à Paris ! Le commissaire de notre exposition n'en revenait pas.

* * * * *

Tout le monde sait de quelle manière se fait la pêche aux perles dans les mers orientales, et notamment sur les côtes de l'île Ceylan. Les gouvernements équipent à grand frais des flottilles entières qu'ils envoient armées de rameurs et de plongeurs. Rien de semblable ne s'était vu au Canada. Aucune flottille n'avait parcouru les côtes du Golfe à la recherche du nacre précieux. Le seul bâtiment suspect eût été le *Napoléon III* ou la *Canadienne* ; mais le croiseur Fortin avait mieux à faire que de se couvrir du scaphandre et d'écumer le fond du Saint-Laurent.

Voici pourtant ce qui était arrivé.

Vers 1862, un nommé Maurice, venu de France apparemment, parcourait les paroisses bas-canadiennes de la Rivière-du-Loup, de Kamouraska, de Trois-Pistoles, de la Rivière-Ouelle, annonçant qu'il achèterait toutes les perles que l'on pourrait lui fournir, et indiquant, en même temps, où diriger les recherches. Son passage souleva une poussière de chercheurs—la plupart des jeunes gens et des enfants—dont les rivières, les ruisseaux, les lacs furent bientôt couverts.

Dans les premiers temps, comme l'exploitation était facile et la main-d'œuvre surabondante, les perles se vendirent à vil prix. Pour cinq, pour dix francs, M. Maurice achetait cent, cent cinquante perles. Le plus grand nombre, il est vrai, ne valait guère, mais, sur la quantité, il s'en rencontrait de belles.

Durant l'été, Maurice achetait des perles, et, à la tombée de l'hiver, il s'embarquait avec sa provision pour les capitales de l'Europe.

Cette industrie dura quatre ou cinq ans. Mais, au

retour du sixième printemps, le *Français de France* ne revint pas. La jeune génération en fut inconsolable. On raconte que, voulant passer *incognito* la ligne 45e, il se fit prendre à la frontière, et qu'il perdit un jour le fruit du travail de son été. On ajoute même qu'à la suite de ce méchef il fut logé en prison.

Pendant ces cinq années, M. Maurice avait, comme nous venons de le voir, et ceci n'est pas une invention, inondé le marché de Paris et déterminé une baisse considérable dans la valeur des perles d'eau douce.

* * * * *

Ce que nous venons de dire de l'irruption de la perle canadienne sur le marché européen, nous amène naturellement à parler de la nature même de cette perle et du coquillage qui la produit.

Tous les mollusques bivalves qui produisent la nacre sont susceptibles de produire des perles. De là la diversité des espèces perlières.

La perle la plus estimée en Europe et en Amérique, et que tout le monde connaît, c'est la perle orientale. Elle est sécrétée par un genre de bivalve particulier, *l'arvicule perlière* ou la *mère-perle*, que l'on trouve dans les mers de l'Inde, mais particulièrement dans la baie de Condaty, située dans le détroit de Manaar, entre l'extrémité sud de l'Inde et l'île Ceylan. Ce qui donne à la perle orientale son grand prix, c'est la pureté de sa couleur, son eau, et sa teinte nacré, son orient.

La pêche des perles dans le détroit de Manaar est monopolisée, depuis 1796, par le gouvernement britannique.

Aux yeux des Asiatiques, les perles de l'île Bahrein, dans le golfe persique, sont d'un plus grand prix encore que celles du détroit de Manaar. Elles se ternissent moins vite et se conservent mieux, paraît-il. La seule différence notable entre les perles de la Perse et celles de l'Inde est dans la nuance de leur eau. Les premières ont une teinte chatoyante tirant sur le jaune, et les secondes cette couleur argentée que nous savons. Au reste, ce sont les deux pêcheries les plus importantes du monde.

L'Amérique renfermait autrefois deux pêcheries d'une très grande importance, celle des côtes occidentales du Mexique et celle des îles Cubagua et Marguerite, dans la mer des Antilles. Mais les anciens Espagnols, ces Ostrogoths de notre continent, ont tout détruit en voulant exploiter. Les perles du Mexique ont disparu avec ses rois ; et les pêcheries des Antilles ont été saccagées, épuisées, au point de ne laisser aujourd'hui aucune trace.

Il reste encore les perles du Golfe de Panama et de celui de Californie. Mais ces pêcheries, mal protégées, ont été considérablement appauvries. Dans quelques années, pourvu que cela continue, il n'en restera que le souvenir.

De la Californie, revenons au Canada, aux perles de M. Maurice. Il était nécessaire de connaître les pêcheries des autres parties du monde pour bien juger des nôtres.

Nos perles n'atteindront jamais à la célébrité des perles orientales. Il leur manque, pour la plupart, cette teinte nacré chatoyante, *l'orient*, qui donne aux premières leur éclat et en même temps leur prix. Les contours les plus parfaits réunis à la grosseur voulue—et nous trouvons dans les rivières du bas de Québec des perles rondes et en poires, telles que le golfe persique n'en a jamais produit de plus belles—ne font pas la perle de prix, sans la pureté de l'eau et la suavité de l'orient. Cependant si toutes nos perles n'ont pas les qualités qui distinguent la perle fine, ils s'en rencontrent sur le nombre qui ont ces qualités. M. Maurice en a vendu de mille à trois mille francs à New-York et à Paris. Une rivière ou un lac qui peut fournir quelques-uns de ces globules précieux est digne de toute l'attention de ses riverains.

Une des causes de l'infériorité des perles canadiennes sur les perles de l'Inde ou de la Perse, c'est que ce sont des perles d'eau douce.

Les mollusques d'eau douce diffèrent beaucoup, en général, des mollusques d'eau salée ; et lors même qu'ils appartiennent à la même famille ou au même genre, qu'ils ont les mêmes formes et les mêmes propriétés générales, la nacre sécrétée par les mollusques d'eau salée a presque toujours plus de prix. Cependant ce qui distingue nos perles des perles orientales, ce qui les caractérise, ce n'est pas autant l'influence de l'eau douce que la nature du bivalve même qui les produit. Les perles fines sont produites par *l'arvicule perlière* ou la *pinctudine*, les nôtres par la *mulette margaritifère*. Entendons-nous.

La *mulette* est le nom français du genre de bivalves acéphales que les savants appellent *Unio*. L'*unio* comprenait autrefois à peu près tous les bivalves de la famille des *unionides*. Il n'en est plus ainsi à présent. Depuis que des chercheurs comme Say, Lea, Barnes, Lamarek, etc., ont classifié près de mille espèces de bivalves appartenant à cette famille, il a fallu faire de nouvelles divisions. La *mulette* signifie encore l'*unio*, mais à côté du genre *unio* s'est élevé le genre *margaritana* et le genre *anodonta*, tous appartenant à la famille des *unionides*. Notons, en passant, que plus des trois quarts des espèces se rattachant aux genres *unio*,

margaritana et *anodonta* appartiennent à la faune de l'Amérique du Nord, et notamment à celle du Canada.

Les coquillages qui produisent la perle canadienne se rapportent au genre *margaritana* (surtout la *margaritana margaritifera*) et au genre *unio*. Je ne sache pas que l'on ait jamais trouvé de perle dans l'*anodonta*.

La perle canadienne, comme la perle orientale, est sécrétée par le *manteau* du mollusque, et se trouve quelquefois libre dans le *manteau*, et quelquefois adhérente à la coquille.

Les perles d'eau douce ne sont pas particulières au Canada. Dans toute l'Amérique du Nord il s'en rencontre. Néanmoins on ne les trouve nulle part en aussi grande quantité et d'une eau aussi belle que dans les rivières et les petits lacs qui se déchargent dans le St-Laurent, à partir de la rivière Ouelle en descendant jusqu'à Trois-Pistoles, et même plus bas.

On trouve également des perles d'eau douce en Europe dans différents cours d'eau, et notamment en Ecosse, dans le lac Tay. Ces perles, pour la plupart, ont peu de valeur. Du temps de Molière les médecins les prescrivaient à leurs patients comme remède astringent. C'est de là que leur est venu le nom très caractéristique de *perles d'apothicaire*. Dans l'ordre chronologique, Cléopâtre est la première patiente qui s'en soit régaliée. Cela suffisait pour autoriser les médecins du grand siècle à faire entrer la perle dans leur pharmacie.

Cependant les perles provenant des *mulettes* d'Europe—sœurs des *mulettes* canadiennes—ont eu leur heure de célébrité. Ainsi celle que Jules César, à son retour des Gaules, donna à Servilie, mère de Brutus, valait, au dire des historiens, quelque chose comme cinquante mille louis.

Outre les perles d'eau douce nous avons, au Canada, quelques perles d'eausalée. Celles-ci sont produites par un acéphale universellement connu sur les côtes canadiennes et américaines de l'Atlantique, le *mytilus borealis*, la moule, que les Acadiens appellent *moucle*. Quelquefois aussi un gourmet, en dégustant une *Malpeque*, ou une *Boutouche*—disons de suite pour les étrangers qui ne comprendraient pas la signification de ces deux noms extra-scientifiques, que la *Malpeque* et la *Boutouche* sont deux noms d'huîtres, les plus savoureuses sans contredit des cinq océans—sent quelquefois sur sa langue un corps résistant. Si c'est une perle, c'est pour lui une bonne fortune, car la perle provenant de l'huître, *ostrea canadensis*, est le plus souvent une perle fine.

Un matin du mois de février, 1875, monsieur X... aujourd'hui ministre à Québec, et monsieur A. D... maintenant fonctionnaire public à Ottawa, se rendaient "à grands pas" à la maison d'Assemblée de Québec. Chemin faisant, le futur ministre tire sa *mitaine* pour allumer son cigare. Le glissement de sa mitaine sur sa main fait rouler dans la neige une perle qu'il portait au chaton de sa bague.

— Je viens de perdre la perle que madame V... m'a donnée, dit-il à son ami. Encore un souvenir de disparu !...

— Alors il faut la chercher, reprit l'autre.

— Chercher une perle dans la neige, reprit-il, en agitant d'un mouvement de la tête sa longue chevelure d'ébène ? Autant vaudrait chercher une aiguille dans une botte de foin. Allons, plutôt, et hâtons le pas. Je suis attendu au comité.

Et tous deux reprirent le chemin de l'Assemblée.

Les deux amis n'avaient pas fait un demi arpent, lorsqu'ils entendirent derrière eux une voix essoufflée qui leur criait : M'sieu ! m'sieu ! En se retournant monsieur X... aperçut un jeune *gamin* qui arrivait au pas de course sur ses talons et qui tenait dans sa main un objet imperceptible. M'sieu, dit-il, en ôtant sa casquette, v'la la *perle* que vous avez perdue.

Cette perle, ce souvenir, venait du lac Saint-Jean, où les perles sont en abondance, me dit-on.

Quant au jeune homme, c'est aujourd'hui un employé du chemin de fer du Nord.

PASCAL POIRIER.

Réception d'un visiteur par un artiste.—Monsieur l'éditeur du *Register Salem* (Mass.) J'aurais accepté avec plaisir votre aimable invitation sans la visite d'un rhumatisme et de douleurs aiguës à la main droite, visite que je n'attendais pas. Vendredi dernier ces douleurs me reprirent de nouveau et avec beaucoup plus d'intensité que de coutume. Je pris alors la résolution de changer mon système de vie. Nourriture, médecins et médecines je mis tout cela de côté, bien résolu de ne faire usage que *l'Huile de St. Jacob*. J'ai la conviction que j'arriverai à me guérir en employant ce remède dont on dit beaucoup de bien.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



LA NATIVITÉ

*Ainsi que dans un lys une feuille de rose,
 Dans son humble berceau l'Enfant divin repose,
 Au fond d'un bourg de l'Orient.
 La Vierge, dont le cœur tressaille d'allégresse,
 A genoux près de lui, le berce avec tendresse.
 Saint Joseph l'adore en priant.*

*L'idéal messager des sphères éternelles,
 L'Ange annonciateur, ouvrant ses blanches ailes,
 Protège ce groupe béni ;
 Et sa voix, doux écho du langage céleste,
 Psalmodie au-dessus de ce foyer modeste
 L'hymne sacré de l'infini.*

*Noël! c'est le Messie attendu sur la terre!
 C'est le Verbe, incarné pour le sanglant mystère!
 L'être incréé s'est fait mortel...
 Noël! Dans cet enfant, c'est Dieu que l'on contemple :
 Et le toit qui l'abrite est désormais le Temple
 Et ce berceau devient l'Autel!*

ADRIEN DÉZAMY.

AUTOUR DU MONDE

(Suite)

LUCKNOW, CAWNPORE, L'OUDE ET LES PROVINCES DU
NORD-OUEST

10 octobre 1881.

De Bénarès à Lucknow la distance est de 240 milles, que le train-poste de "l'Oude and Rohilcund Railway" ne met pas moins de onze heures à franchir.

Je pars à 6½ heures du soir. A Jounpore, vieille cité musulmane, 26,000 habitants, la ligne franchit la rivière Gounity, et, jusqu'à Lucknow, court à travers l'immense plaine qui sépare cette rivière d'un autre affluent du Gange; la Gogra Mulipore est la première station importante de l'ancien royaume de l'Oude. La campagne est bien cultivée, mais elle a perdu son caractère tropical. Partout un terrain plat, un sol sec et blanchâtre que l'on fertilise au moyen des irrigations. Ici le travail des machines n'a pas encore remplacé celui de l'homme. Pour élever l'eau, deux indiens balancent du matin au soir une large corbeille soutenue par deux cordes. Ils impriment à cet engin primitif un mouvement d'oscillation qui a pour résultat d'en verser le contenu dans un réservoir supérieur, d'où elle est puisée de nouveau, par le même système, jusqu'à ce qu'elle arrive à trouver son écoulement naturel en arrosant les champs sur son passage.

Les grands roseaux, au panache argenté, qui bordent la voie et servent de clôture aux propriétés, produisent un charmant effet.

A Fuzabab, ancienne capitale de l'Oude, arrêt d'une demi-heure pour dîner. La ville, dont le nom signifie cité d'abondance, est peuplée de 40,000 habitants et s'élève non loin de la Gogra.

LUCKNOW

11 octobre 1881.

Il fait matin lorsque j'arrive à la station de Lucknow. Mon gairy, après une course de deux mille, s'arrête devant Grant's Hotel.

Après avoir pris une tasse de thé avec des *toasts*, je loue une voiture pour la journée et commence de suite à visiter, en compagnie d'un M. Collins, venant d'Australie.

Après avoir traversé les cantonnements et passé devant de belles écoles, nous nous engageons dans une longue avenue déserte, plantée de beaux arbres, séjour favori d'une légion de singes et d'écureuils. A l'extrémité, la *Dikouska*, maison de campagne construite il y a un demi siècle, dans le style italien, par un potentat indigène. Le palais, abandonné, tombe en ruines. C'est là que, le 24 novembre 1857, l'intrépide héros du siège de Lucknow, mourut au lendemain du jour de la délivrance.

Non loin de là se trouve la Martinière, vaste et bizarre construction pour servir d'école et de maison d'éducation aux orphelins indigènes.

Au frontispice de ce singulier monument se lisent ces mots : *Labore et Constantia*. C'est un étrange et fantastique assemblage de tous les styles connus. Il a été entièrement construit d'après les plans et les dessins du général qui s'est plu à l'orner, de son vivant, d'une infinité de statues de toutes sortes, lions gigantesques avec des lampes à la place d'yeux, magots aux têtes branlantes, empereurs romains, dieux et déesses de la fable. L'intérieur renferme quelques beaux appartements ornés de peintures et d'arabesques en stuc. Devant la façade est un étang au centre duquel s'élève une grande colonne. Nous parvenons, par une série de galeries semi-circulaires, d'escaliers contournés, de petits pavillons et de terrasses superposées, au sommet de l'édifice, d'où l'on découvre une vue très étendue sur la ville et la campagne. De là, on nous montre le Secunder Bagh, jardin entouré d'une haute muraille de briques, avec un portail monumental. C'est là que, après un assaut meurtrier, furent massacrés jusqu'au dernier homme deux mille cipayes qui s'y étaient retranchés. Le général Martin est enterré dans son propre palais, de *Constantia House*, comme il avait coutume de l'appeler. Son corps repose dans un sarcophage en marbre blanc, avec l'inscription suivante, que je traduis de l'anglais : "Cigt Claude Martin, né à Lyon, en 1735. Venu simple soldat aux Indes, il y mourut major-général."

A sa mort, survenue en 1800, il laissa la plus grande partie de sa fortune à sa ville natale, et l'autre à Calcutta et Lucknow, pour fonder des collèges.

Continuant notre route, nous passons devant le tombeau du major Hodson, érigé sur l'emplacement même où il fut frappé à mort, et, suivant la belle rue de *Huzrat-Gauj*, nous arrivons sur les bords de la rivière Gounity, où s'élèvent les deux palais désignés sous le nom de Chater-Manzil et de Farhat-Baksh. Le premier fut bâti par Nasir Naderi, pour loger les femmes de son *harem*; il sert aujourd'hui de club et de bibliothèque. Le second, dont le nom signifie "le séjour des délices," fut construit en partie par le général Martin et vendu par lui à son protecteur Nabab-Vizir. Dans la grande salle du trône se tenaient autrefois les *durbars* des rois d'Oude. Nous visitons ensuite le *Shah-Najaf*, tombeau du Ghazi-Uddin, premier roi d'Oude. On y voit une

curieuse série de miniatures représentant les rois et leurs épouses favorites.

Après le déjeuner, nous remontons en voiture. Notre première visite est consacrée à la Résidence, ou plutôt à l'amas de ruines qui en porte le nom. C'est là que les Anglais eurent à soutenir un siège terrible pendant cinq longs mois.

Le visiteur qui parcourt aujourd'hui cet emplacement, témoin de tant de luttes acharnées, ne peut se défendre d'une profonde émotion à la vue de ces ruines déchi-quetées par les balles et les boulets. Chaque pan vient lui rappeler quelque épisode sanglant de ces temps de misère et de douleur. Là sont les restes d'un portique dont la chute a enseveli une vingtaine de braves soldats; voici la chambre où mourut Sir Henry Lawrence. Toutes ces ruines ont été respectées, le sol a été converti en jardin; un obélisque de granit et des inscriptions relatent les principaux faits de cette glorieuse épopée.

Quittant ce lieu si plein de souvenirs, nous nous dirigeons vers le *Grand Imambata*, la perle architecturale de Lucknow. Nous admirons en passant toute une série de portiques richement décorés et d'arcades dentelées, couvertes d'arabesques et surmontées de clochetons délicats. Le palais principal, reposant sur une haute terrasse, se développe dans toute sa magnificence au fond d'une cour à laquelle donne accès une porte monumentale. Il est converti en arsenal; la grande salle a 120 pieds de long sur 60 de large. C'est là, au milieu des boulets de l'Angleterre, que repose le *Nabab-Asaf-Ud-doulah*, à qui on doit la construction de ce monument splendide.

Près de là se trouve *Husainabab Imambara*, auquel on arrive par une porte d'un charmant effet. Dans les jardins, on voit des réductions de mosquées et de tombeaux célèbres, entremêlés de jets d'eau et de statues de mauvais goût.

Le Kaiser-Bagh, que nous visitons ensuite, est d'origine récente; il a été construit de 1848 à 1850, par les ordres du dernier roi d'Oude, au prix de 80 locks de roupies (\$400,000). C'est un assemblage de constructions renfermant dans leur vaste enceinte d'anciens palais, des mosquées, des écoles, des tombeaux, des kiosques et un jardin, où l'on voyait autrefois des arbustes et des fleurs en argent massif.

Selon la coutume orientale, chaque souverain, à son avènement, tient à élever quelque nouveau palais dont la construction et l'ornement seront la grosse affaire de son règne.

C'est ainsi que s'explique la profusion des constructions princières qui auraient plus justement mérité à Lucknow qu'à Calcutta le surnom de "Cité des Palais."

Nous rentrons dans la ville native par une rue propre, bien entretenue, mais assez étroite et bordée de boutiques ouvertes, la circulation y est très active. Les indigènes me semblent plus turbulents que tous ceux que j'ai eu l'occasion de voir jusqu'à présent, et c'est à peine s'ils paraissent s'inquiéter de l'Européen qui passe. Les types, les costumes sont aussi fort différents. Nous rencontrons souvent des *hekhas*, petites voitures à deux roues, traînées par un cheval entre deux doubles brancards arc-boutés. La caisse, peinte de vives couleurs, est fortement inclinée en arrière et surmontée d'un dais élevé; le siège est remplacé par une natte. Là où un Européen ne pourrait s'asseoir à grand-peine, on voit souvent trois ou quatre personnes accroupies, comme autant de singes assis sur leurs queues, posture favorite des hommes de l'Inde.

La ville de Lucknow (*Laknao*) est la résidence d'un lieutenant-gouverneur-général; elle renferme environ 300,000 habitants. Cette cité, industrielle et commerçante, est la capitale de l'ancien royaume de l'Oude; a une population de 11,500,000. Les neuf dixièmes appartiennent à la religion des brahmanes, un dixième seulement au culte de Mahomet. Le dernier des rois de ce pays fut détrôné par les Anglais, en 1856, et envoyé à Calcutta, où il réside actuellement.

J'ai passé la soirée du 11 avec Bebee Azizun et M. Collins. Après leur avoir serré la main vers les dix heures, je rentre dans ma chambre prendre possession de mon lit, qui est assez dur, et qui sera toujours le même dans toute l'Inde.

CAWNPORE

12 octobre 1881.

Je me lève à 5½ heures et laisse l'hôtel pour aller prendre le train allant à Cawnpore.

La campagne, plate et brûlée par le soleil, ne présente aucun intérêt. Je suis seul dans un wagon de première classe. Des dunes de sable mouvant annoncent les approches du Gange que nous franchissons sur un pont de 2,400 pieds. A 10½ heures, le train s'arrête à la station de Cawnpore, à 46 milles de Lucknow, où je visite, en attendant le train d'Agra, le *Memorial Garden*, vaste jardin enclos d'une grille et dessiné avec art. Ce monument, élevé en mémoire des victimes du 15 juillet 1857, se compose d'une colonnade octogonale au milieu de laquelle s'élève une belle statue de marbre blanc représentant l'ange de la pitié. Le puits fatal, caché sous un revêtement de pierre, où deux cents femmes et enfants européens furent fusillés par l'ordre de Nana, en forme le piédestal. De là je vais au *Satti-Chowra-*

Ghat, le large escalier des funérailles, lieu où le général Wheeler et les siens, au nombre de cinq cents, tombèrent victimes sous la mitraille de l'odieuse Nana qui avait feint de les sauver en leur donnant des bateaux qui devaient les conduire à *Allahabad*. Je visite ensuite une église qui renferme une grande quantité de tablettes de marbre, où sont gravées des inscriptions funéraires destinées à perpétuer les noms des victimes de 1857. Retournant à la gare, je suis les bords du canal qui réunit le Gange à la Jumna. Ce magnifique travail a coûté \$2,000,000; ses dérivations fertilisent plus de 5,000 villages.

Comme le train n'est pas encore en gare et qu'il me reste une heure à l'attendre, je m'installe dans la salle d'attente et prends mes notes jusqu'à son arrivée. A 3 heures le train est en gare, et un quart-d'heure après nous filons à toute vapeur sur Agra, où nous arrivons après un trajet de huit heures. Je descends au *Lawric and Statens Hotel*.

AGRA ET FUTTEYPORE SIKRI

13 octobre 1881.

Agra n'était qu'un simple village lorsque l'empereur Ahlar en fit sa capitale et commença, en 1563, la construction du fort dont les hautes murailles de grès rouge renferment dans leur vaste enceinte les principaux monuments que je dois visiter, sauf le Taj, que je visiterai en dernier lieu.

Plus tard, les grands mongols transportèrent leur résidence à Delhi. Mais, pendant un siècle, Agra était resté siège du gouvernement, et cet espace de temps suffit complètement pour transformer la ville et la doter de monuments qui ont rendu à jamais son nom célèbre, et, au point de vue architectural, l'ont placée au premier rang des villes de l'Inde.

Le fort est une construction irrégulière d'un pourtour de deux milles, et dont les épais murs crénelés, hauts de soixante pas, dominent le cours de la Jumna. On y pénètre au nord par la porte de Delhi, magnifique entrée flanquée de deux énormes tours. Après avoir traversé un long passage bordé de bâtiments, avec niches et portails sculptés, on arrive par un chemin dallé à une immense tour entourée d'arcades et qui servait autrefois de carrousel.

Sur l'un des côtés est le *Dewan-I-Am*, splendide salle de 180 pieds sur 60, où Ahlar rendait la justice. C'est un portique ouvert au loggia, dont la voûte est soutenue par trois rangs de piliers réunis par des arcades mauresques. Au centre, se trouve une alcôve décorée de mosaïques exquises, on voit encore un immense bloc de marbre sur lequel l'empereur avait coutume de s'asseoir lorsqu'il prononçait un jugement. Une porte qui s'ouvre derrière le trône conduit au *Dewan-I-Khas*, ou salle d'audience, pièce oblongue toute en marbre merveilleusement sculpté et donnant sur un portique ouvert, formé d'élégantes colonnes couvertes de mosaïques. De là, par une grande cour bordée par les appartements des dames du harem, on communique avec le "Palais de Verre." C'est ainsi qu'on nomme les bains orientaux qui forment l'une des parties les plus intéressantes de ces palais.

Les chambres et les passages sont partout incrustés d'une infinité de petits miroirs formant des dessins inextricables; dans ce frais et délicieux séjour, l'eau ruisselle de tous côtés et tombe par cascades dans des vases de marbre veine. Des milliers de niches sont destinées à recevoir les lampes dont la lumière, sous les nappes d'eau et se jouant à leur surface, doit produire un effet vraiment féérique. Du *Zenona* (salles réservées aux femmes) on jouit d'une belle vue sur les massifs de palmiers et les jardins qui s'étendent sur la rive opposée du fleuve. Dans le lointain vaporeux, le Taj resplendit comme un palais d'ivoire et de cristal.

Dans les jardins, on remarque une cour pavée de dalles de marbre noir et blanc, disposées en forme d'échiquier. Akbai et ses favoris avaient coutume d'y jouer; des jeunes filles et des enfants vêtus de riches costumes sautaient de carré en carré, figurant ainsi au naturel les différentes pièces de jeu.

Une petite mosquée et de ravissantes galerie ornées de panneaux délicatement percés à jour, véritable dentelle de marbre formant terrasse sur la Jumna, complètent ce superbe palais.

Le fort d'Agram renferme encore une autre merveille, c'est le *Moti-Musjid* ou mosquée perle. Elle s'élève au sommet d'une haute terrasse, en pierre rouge, qui ne laisse guère soupçonner les beautés de son intérieur, mais à peine a-t-on franchi le seuil de la porte, qu'on reste frappé d'admiration à la vue de ce chef-d'œuvre de l'art indien.

Aucune autre matière que le marbre blanc le plus pur n'a été employé dans sa construction. Au fond d'une cour dallée s'élèvent trois dômes surmontés de flèches dorées, sur les autres côtés courent de légers arceaux. Au delà de cet horizon de marbre, on n'aperçoit que le ciel bleu. Cette perle des mosquées a été construite en 1656, par les ordres de Shah Jahan.

Je visite ensuite le palais de Jehanghir, fils d'Akbai, construction massive dont la façade est surchargée de bizarres sculptures. Quant au fort et juste en face de la *Jumna-Musjid*, belle mosquée toute entière de grès,

incrusté de marbre blanc et noir. Sa large façade est percée de trois portails, surmontés d'autant de dômes et d'une infinité de clochetons. L'intérieur est pavé de dalles en marbre blanc, rangées symétriquement et bordées de pierres rouges. Aux heures de la prière, chacune de ces dalles est occupée par un fidèle croyant qui vient s'y prosterner dévotement.

Je retourne ensuite à l'hôtel prendre mon déjeuner et me reposer jusqu'à onze heures.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)

NOS GRAVURES

L'INCENDIE DU RING-THÉÂTRE À VIENNE

Nous ne dirons plus rien de la grandeur de cette catastrophe. Chacun l'a mesurée et tout le monde en a frémi. Pendant trois semaines, les journaux n'ont parlé que de cela. Partout on s'est réuni, entendu, ici pour en atténuer les effets, là pour en empêcher le retour.

De toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle peu ont été arrachées des flancs du monstre, et parmi celles-là le plus grand nombre ne lui a échappé qu'en sautant du balcon, au pied duquel, pour les recevoir, les pompiers, formant de grands carrés, tenaient tendues des couvertures. Ceux qui ne sautèrent pas, atteints par le feu, subirent le sort commun de la masse des spectateurs, ceux des galeries supérieures : ils furent dévorés par les flammes.

Car, on le sait, ce sont les chiffres officiels qui le disent, en cet incendie le plus terrible que nous sachions, plus de mille personnes ont péri, ou brûlées, ou étouffées par la fumée, ou écrasées les unes par les autres dans les corridors trop étroits. En de certains points, tant avait été violente la poussée qui les avait tassées entre les murs, que, mortes, elles restaient encore debout, formant elles-mêmes une muraille de chair, résistante et infranchissable. C'est ce que constatèrent les pompiers quand ils purent pénétrer dans cette nécropole embrasée. Au troisième étage surtout, l'horreur du spectacle dépassait toute croyance. Les pompiers venaient d'atteindre la porte conduisant des galeries dans le corridor. La trouvant fermée et comme barricadée en dedans, ils durent la briser à coups de hache. La barricade, c'était un amoncellement de corps, renversés, jetés les uns sur les autres ; et sur ce tas de cadavres, on voyait d'autres corps dans les attitudes les plus étranges, positions convulsives dans lesquelles la mort avait surpris tous ces martyrs et les avait figés. Il fallut les plus grands efforts pour démolir cette barricade.

A mesure qu'on enlevait un corps, il était emporté et provisoirement déposé dans la cour de la Préfecture de police qui, par cette nuit sombre, emplie de la fumée des torches aux lueurs rouges et vacillantes, avait pris un aspect lugubre. Les corps étaient alignés par rangées le long des murs. Bientôt l'espace manqua et l'on dut aviser. Le lendemain, ils furent transportés à l'hôpital de la garnison et à l'hôpital général, situés à peu de distance du Schotten Ring, un peu au-delà de l'église votive. C'est là qu'eurent lieu les reconnaissances et que se passèrent les scènes les plus déchirantes. En effet, que de défaillances, de larmes versées, de cris étouffés, en cette recherche d'un parent, d'un être cher, au milieu de ces corps aux visages noircis, boursoufflés, aux membres horriblement contractés, émaciés, méconnaissables.

Aussi avait-on posé sur chacun d'eux quelque objet dont il était porteur au moment de la catastrophe : une montre, une bague, un bijou quelconque, un porte-monnaie, un portefeuille, n'importe quoi. Malgré tout, un grand nombre de ces malheureux ne furent pas reconnus et durent être enterrés dans la fosse commune creusée tout exprès pour eux au cimetière central. Ils ne seront point oubliés pour cela, ni abandonnés. D'après une décision de la Commission du Conseil municipal, cette tombe doit jouir d'une concession à perpétuité et être entretenue aux frais de la ville.

Le théâtre du Ring avait été construit en 1872, sur le plan de l'architecte Forster, et inauguré en 1874. C'était un bel édifice, de style italien, élevé sur un emplacement jadis occupé par les murailles de la vieille cité.

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE ST-CATHERINE, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

L'Indépendance Canadienne.—Tel est le titre d'une chans. n qui vient d'être publiée à Montréal et qui aura sans doute toute la vogue qu'elle mérite. Les paroles sont de M. J. M. Martineau. La musique est charmante. Nous félicitons M. Martineau et lui souhaitons tout le succès qu'il désire.

—o—

(Traduction.)

Lettre de Son Eminence le Cardinal Simeoni, à Monseigneur l'Archevêque de Québec, 31 Décembre 1881.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Le Saint Père a appris avec déplaisir que certains catholiques de votre province cherchent à formenter encore des dissensions, soit par rapport à l'ingérence indue dans les élections politiques, soit par rapport à la succursale de l'Université-Laval établie à Montréal. Pour lever donc tout doute quelconque à ce sujet et pour mettre fin une fois pour toutes aux dissensions susdites, dans l'audience du 22 courant, Il a de nouveau ordonné d'écrire à Votre Seigneurie que c'est sa volonté expresse que l'on observe rigoureusement les décrets donnés par Sa Sainteté sur les susdites questions, en septembre dernier. Que du reste, les individus qui se disent défenseurs de Montréal et qui restent encore à Rome, le font contre la volonté du Saint Père, et abusent ainsi des circonstances politiques actuelles.

Après avoir fait connaître ces choses, je m'offre à vous de tout cœur.

Rome, de la Propagande, 31 décembre 1881.

De Votre Seigneurie, le très dévoué serviteur,

JEAN CARDINAL SIMEONI, *Préfet.*

I. MASOTTI, *Secrétaire.*

MGR ALEXANDRE TASCHEREAU,

Archevêque de Québec.

—o—

Enterrement civil.—M. Herold, le Préfet de la Seine et Maire de Paris, mort dernièrement, avait inséré dans son testament la défense expresse de faire passer son cadavre à l'église. Sa défense a été écoutée. Ses funérailles civiles inspirèrent à un chroniqueur parisien les lignes qui suivent :

“ J'ai vu passer sous mes fenêtres le convoi de M. Herold, et j'avoue que cette cérémonie m'a inspiré une profonde tristesse.

“ Les sauvages mêmes de l'Amérique invoquent une Puissance divine quand ils célèbrent des funérailles, et le préfet de la plus grande ville du monde est conduit à sa tombe sans une prière !

“ On a dérangé une foule de braves gens, qui, certainement croient en Dieu, pour leur faire rendre les honneurs suprêmes à un infortuné, dont la dernière préoccupation a été de le renier par testament.

“ La mort est par elle-même très cruelle et très imposante ; je ne me permettrais donc pas de dire un mot contre celui qui n'est plus.

“ Mais en vérité, pouvait-il bien croire, lui, le fils d'un délicieux poète en musique, que son père n'était qu'un assemblage de molécules heureusement groupées, et nous, ses admirateurs, des brutes perfectionnées ?

“ Si les humbles et les pauvres, malgré leurs épreuves, ne doutent pas du ciel ni de leur âme, n'y a-t-il pas une extrême ingratitude à nier l'immortalité, quand on est le fils d'un grand artiste.

“ Les héritiers de ces privilégiés du droit divin jouissent dès ce monde d'une part d'immortalité—et si parmi nous—distracts et oublieux—le génie ne doit pas mourir, comment Celui qui peut tout, éteindrait-il la flamme qu'il a bien voulu nous donner ?

“ La vieille marquise de B... disait au sujet du convoi de M. Herold :

—“Cela est bien humiliant pour Paris, et voilà un enterrement civil qui n'est pas poli.

—o—

Un bon Pater.—Une famille riche eut le malheur de perdre en un seul jour et son chef et sa fortune. Peu de temps après, la pauvre mère en était réduite à ne pouvoir donner à sa petite fille, âgée à peine de six ans, du pain sec à déjeuner, du pain sec à dîner, et du pain sec à souper. Le soir elle fit mettre cette chère enfant à genoux, et lui dit de réciter sa prière.

La petite Augustine commença :

“ Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour...

Ici elle s'arrête, et elle dit à sa mère :

—Maman, est-ce que je ne pourrais pas demander quelque chose pour manger avec le pain ?

Le lendemain, le misérable dont la malhonnêteté avait ruiné cette heureuse famille, pressé par les remords de sa conscience, vint apporter cinq mille francs à la pauvre veuve, et il lui promit de lui rembourser dans peu le montant de sa dette, qui s'élevait à une vingtaine de mille francs. Notre Père, qui est aux Cieux, avait entendu la prière de cette charmante enfant, et il l'avait exaucée.

UNE SEMAINE EN CANOT

(Traduit de l'anglais, pour *L'Opinion Publique*)

(Suite.)

Quelques jours auparavant, chez moi, en chargeant mes cartouches avec du plomb No 6 et No 8, je m'étais dit : si je rencontrais un ours, un orignal ou un caribou ? J'avais alors chargé quelques cartouches avec du gros plomb—de la grosseur des balles de pistolets. Je tirai mon fusil de sa boîte, j'y glissai deux de ces cartouches et j'en mis quatre autres dans ma poche. Nous approchons maintenant de ce côté-ci du cap. George se couche à l'avant ; James gouverne sans bruit, le canot s'approche pousse par pouce de la pointe du cap ; je suis assis, mon fusil passé en travers de mes genoux, le cou tendu, scrutant chaque objet qui apparaît à ma vue. Nous faisons lentement le tour du cap ; tout l'autre côté s'étend devant nous, mais aucune trace de l'ours. Tout est silencieux sous les rayons du soleil.

Pendant que nous attendions tranquillement, le babil d'un écureuil se fait entendre dans la forêt. Aussitôt les guides échangent un signe et plongent leurs avirons. Le canot touche la plage sans faire le moindre bruit. George ramasse sa hache et débarque sur la grève ; je le suis avec mon fusil. L'écureuil continue son babil du sein de la forêt, on dirait qu'il se fâche ; George ne souffle pas mot, mais il fait les plus drôles de grimaces, et de sa hache il m'indique toujours l'écureuil.

Encore quelques pas et nous voici sur la lisière du bois. Nous y jetons un coup d'œil—nous n'y voyons aucun signe de l'ours. Nous écartons les branches avec précaution et nous nous fauflions en silence. En passant du lac ensoleillé à l'ombre épaisse du bois je m'aperçois que je n'ai pas d'habit, et je m'arrête un instant à la pensée du peu de résistance qu'offrirait ma chemise de chasse aux griffes de l'ours.

La forêt dans laquelle nous venions de pénétrer était composée de cèdres, de pins et d'épinettes. Les arbres étaient très près les uns des autres, les interstices comblés de branches abattues par le vent, couchées sur les troncs pourris, formaient une admirable défense naturelle contre notre colonne d'approche, consistant en deux hommes armés d'une hache et d'un fusil. George se glisse comme une ombre tout droit à l'écureuil qui continue de babiller, de gronder, de jurer dans les profondeurs du bois. Je prends à droite, nous continuons de nous glisser entre les troncs d'arbres et sous les branches.

Un “ chut ! ” bien bas, parvient à mon oreille. Je me tourne du côté de George. Je lis sur son visage : “ Il est ici ! ” Il me fait signe avec sa hache de regarder en avant, il la brandit et me fait signe encore, signe sur signe.

Je regarde, je me lève sur la pointe des pieds, je regarde, je me penche à terre et regarde encore, et je ne vois rien que des troncs d'arbre.

George s'impatiente. Il croit que je ne le comprends pas.

—Le voici ! Il est ici !

George me siffle ces mots entre ses dents. Je l'entends, mais l'ours l'a entendu aussi.

—Non ! le voilà ! Il s'en va !

J'entends une plainte et un grognement qui me font songer à une ménagerie, et, entre les troncs des cèdres et les branches d'un pin tombé à terre, je crois voir une masse qui passe.

Je tire vite, comme j'aurais tiré sur une bécasse au vol. La fumée m'empêche de voir le résultat de mon coup de feu.

George s'écrie :

—Il est tombé ! Nous l'avons !

Le bruit du fusil a rompu le charme qui tenait la forêt en silence, et George, de serpent devient tigre.

—Non, s'écrie-t-il, il est encore parti. Faites feu !

Je tire de confiance à travers la fumée, et rechargeant mon fusil, George et moi nous nous précipitons en avant, si on peut se servir de cette expression, quand il s'agit d'avancer sur une route aussi impraticable que la nôtre. Des pieds, des mains, nous écartons les branches mortes, grimant par dessus les arbres abattus ; mais l'ours ? Rien de lui ! Partout la forêt, partout le silence.

George persiste ; je le suis de mon mieux. Il se glisse comme un chat, tenant sa hache levée et s'en servant pour abattre les branches les plus nuisibles. Il fait deux pas contre moi un.

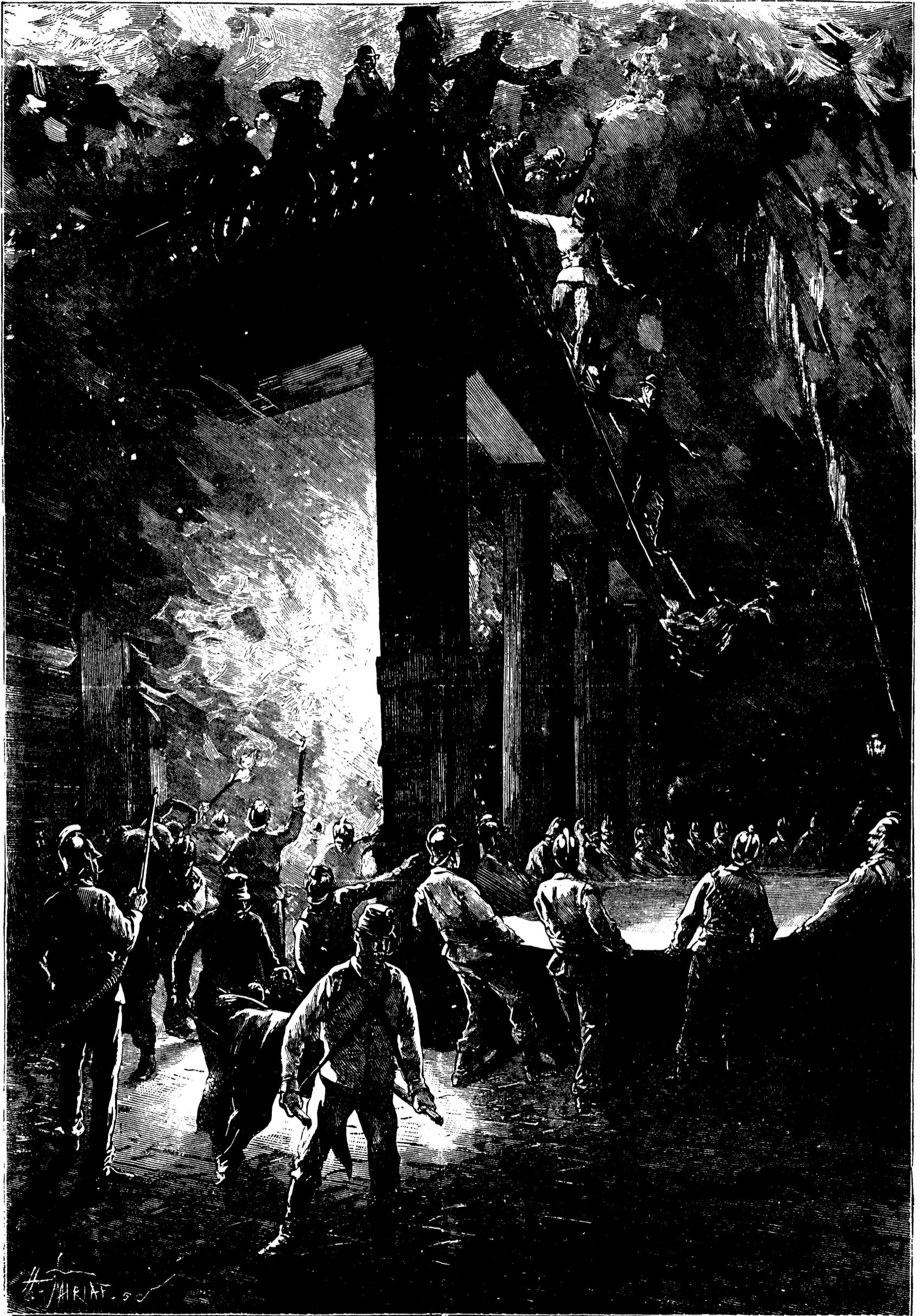
—Le voilà qui s'en va ! Le voilà qui s'en va ! Venez ! Venez ! crie George.

Et je me hâte de toutes mes forces. Mais je ne vais pas vite : je rencontre tant d'obstacles ; enfin, rampant, sautant et me traînant, j'arrive jusqu'à George. Il est debout sur un arbre abattu, sa hache levée, sa tête inclinée en avant et d'un côté—une statue admirable de la vivacité.

Il murmure :

—Ecoutez ! Ecoutez !

Un moment d'arrêt. Puis un craquement très fort et très rapproché se fait entendre sur le flanc d'une colline voisine. George saute à travers le fourré, puis escalade le penchant comme un éclair.



L'INCENDIE DU RING-THEATER : LE SAUVETAGE A LA COUVERTURE



L'INCENDIE DU RING-THEATER : L'ENTRÉE DE LA 3^e GALERIE

Le suivre ? Autant vaudrait pour moi essayer de m'élever sans ailes dans les airs ! Aussi ne fais-je que me traîner. Le proverbe dit : " Bon sang ne peut mentir. " Je puis affirmer que le poids ne ment pas non plus. Celui de mes deux cents livres m'enchaînait dans cette course avec un ours. Les efforts que je faisais pour en surmonter les difficultés épuisaient mes forces ; je fus forcé de m'arrêter. La transpiration me sortait par tous les pores, je ne respirais qu'avec peine, je m'appuyai contre un arbre, et je me représentai les sensations d'un cheval qui a perdu une course. Mon cœur battait comme un tambour, la forêt entière me semblait répéter ses pulsations, et le sang me montait aux tempes au point que ma tête en tournait. Tandis que les arbres dansaient autour de moi, je me disais : Quelle malheureuse créature je suis ! Chassant depuis vingt ans le petit gibier, avoir fait enfin la rencontre d'un ours dans la forêt qu'il fréquente, arriver à trente verges de lui, sur le point de satisfaire une des ambitions de ma vie, perdre mes deux coups de feu, et rester les mains vides tandis que mon noble gibier s'éloigne tranquillement !

Si tranquillement, en vérité, que George le voit et le revoit, il peut le suivre enfin, tandis que moi ! hélas ! Pourquoi suis-je si lourd ! Si j'étais léger et agile comme George, j'aurais tué cet ours, et deux fois plutôt qu'une. Et ce fusil ! Quel insensé j'ai été d'avoir emporté cette arme si légère quand je me mettais à la poursuite du roi des forêts, lui que toutes les bêtes redoutent de l'Atlantique au Mississippi, et puis je tire à la légère comme s'il s'agissait d'une bécasse ! Si on manque un oiseau, il en surgit un autre. Mais où trouverai-je un autre ours, quand j'ai passé toute ma vie avant de rencontrer celui-ci. Et puis, si je l'avais tué, que de récits à mes amis chasseurs.

—Le voici encore ! Le voici encore !

C'est la voix de George, forte et vibrante dans la forêt, qui coupe court à ma rêverie.

Mon cœur et mon cerveau se calment en un instant. Je m'élançais en avant, en me disant : Je puis le tuer encore, je puis retrouver ma chance ; et je me traîne de nouveau sur la route difficile.

George m'entend et me crie :

—Il se dirige vers le lac ! Tout droit devant vous. Cherchez-le.

Je redouble d'efforts, poussé par un seul désir—saisir le moment et bien viser.

Je continue mon chemin. Pas un mot de George. A ma droite, j'ai des aperçus du lac dormant au soleil. Je ralentis ma marche. Tout est silencieux comme dans un sanctuaire. " Eh bien ! l'ours est parti, et George avec lui. Je vais continuer tranquillement et me reposer. " En songeant ainsi je m'élançais sur un cèdre qui me barrait la route à la hauteur de ma poitrine, je reste un moment assis dessus, puis lentement je me laisse tomber de l'autre côté.

" Crrrac ! " Et à sept ou huit pieds de là, de dessous le cèdre, une masse noire s'élançait vers moi avec souplesse et rapidité.

Je n'ai pas le temps de faire un seul pas. En aurai-je eu le temps que cela m'eût été également impossible. Le cèdre tombé était derrière moi ; j'étais retenu par ses branches. Mais il ne me vint pas à l'idée de battre en retraite. Il n'y a qu'une chose à faire, il faut tirer. Je tenais mon fusil tout chargé dans ma main droite. En une seconde je le porte à mon épaule, et pourtant, la scène de ce moment-là, la sombre forêt et cette bête noire s'élançant sur moi, est peinte à jamais dans mon esprit. Je vois l'animal sautant des quatre pieds, les hanches élevées, les épaules ramassées, la tête buecée de travers, le muffle tourné à droite, la lèvre relevée comme un chien grondant, grinçant des dents, et ses yeux noirs brillant d'une lumière diabolique.

Le monstre s'avance avec son terrible grognement. En levant mon fusil, je vois les dents de la bête à quatre pieds du canon. Je fais feu. La bête tombe de tout son poids en avant, à mes pieds. J'abaisse mon fusil et l'appuie sur la tête du monstre, le doigt sur la détente. Il ne remue pas. Toutes les fibres de mon être tressaillent d'une joie sauvage et intense.

—Mort ! m'écriai-je dans un transport immense. Et de loin George me répond :

—Bravo, mon frère !

Et George accourt, érasant tout sur son passage, brandissant sa hache. Il saute par dessus notre ennemi tombé, il m'embrasse, il danse comme un vrai Français, en criant :

—Bravo, mon frère ! bravo, mon frère ! Nous avons vaincu notre ennemi. Vieux diable noir, va ! Te voici, voilà où tu es, mort ! Ah !

Il me saisit à deux mains, les expressions nous manquent, nous ne pouvons que pousser un cri de victoire, un " bravo " qui éveille les échos endormis du lac. Le vernis de mille ans de civilisation semble nous être enlevé comme un vêtement, et le sauvage primitif, l'animal batailleur, l'être caché, se mit à rire avec une impétuosité que la civilisation ne connaît pas.

James entend nos cris, les comprend, nous répond joyeusement et rame vers nous.

—Le voici, James, lui dis-je, voici l'ours.

James regarde la bête velue, puis il lève les yeux, ôte son chapeau et s'inclinant devant moi, de l'air d'un

diplomate répondant à une santé, dans un banquet royal, il me dit en français :

—C'est bien beau, monsieur, beaucoup de pouvoir à votre bras et même plus à votre fusil.

Levant l'ours par les pattes nous le traînons sur la grève.

—Il doit bien peser quatre cents livres, fit observer James, tandis que nous le mettions dans le canot. Mais ils sont bien plus maigres l'été ; tard, dans l'automne, il eut pesé cent livres de plus, certainement.

James prit sa hache, retourna à terre et il fit une large plaque sur le tronc d'un cèdre qui se trouvait tout près du lac, en me disant :

—Nous ne sommes pas pressés maintenant, monsieur. Et ce n'est pas tous les jours qu'un monsieur tue un ours. J'ai pensé que vous aimeriez à en écrire quelque chose sur cet arbre. Si jamais vous revenez, vous reconnaîtrez l'endroit. Et si vous ne revenez pas, d'autres gentilshommes, guides ou trappeurs, passeront par ici, et j'aimerais à leur faire savoir ce que nous avons fait. Voulez-vous donc mettre nos noms avec le vôtre sur cet arbre, monsieur.

Souriant à la naïve demande de James, j'écrivis au crayon sur la tablette de cèdre qu'il m'avait préparée, l'inscription suivante :

POINTE À L'OURS.

Tué un ours le 21 Août 1879.

W.-W. THOMAS, JR.

GEORGE DALL

JAMES DALL.

Je lus cela à James. Il était enchanté. Pauvre garçon, il n'avait jamais appris à lire !

Nous ramâmes jusqu'à un endroit ombragé de la rive, l'avant du canot presque enfoncé dans l'eau par le poids ajouté à notre cargaison. Rendus là, les guides étendirent l'ours en travers de deux bûches, puis, aiguillant leurs couteaux de chasse, commencèrent à lui enlever sa robe noire. La peau fut enfin enlevée en y laissant attachées les griffes, la tête, les mâchoires et les dents. Ensuite ils en frottèrent tout l'intérieur avec beaucoup de sel, la roulèrent, l'attachèrent bien serrée avec des liens d'aulnes, et elle fut emballée sous l'avant du canot. La tête, les oreilles encore droites, nous faisait face. De la chair nous coupâmes assez de steaks pour notre voyage, et bientôt nous reprenions notre promenade sur le beau lac.

—Permettez-moi, monsieur, me dit James, de vous rappeler ce que je vous disais ce matin que le fusil valait mieux ce que la igne. Nous n'avions alors que des oiseaux ; maintenant voyez donc la Seigneuresse qui nous regarde en grimaçant.

Et James retomba dans son silence avec la certitude flatteuse d'avoir prédit cette bonne aventure.

Les ombres s'allongent, et le lac s'assombrit le long de la côte à l'ouest. Les collines arrondies semblent adoucir leurs formes. Les bois qui les couvrent ont l'apparence d'une belle mousse. Je m'imaginai qu'une main gigantesque pourrait presser ces collines comme des éponges. Cette apparence est un signe caractéristique de nos forêts du Nord, surtout de celles qui sont composées d'érables, de hêtres et de bouleaux.

Je jette ma ligne et je suis bientôt récompensé par la prise d'une truite d'une demi-livre. J'en prends une autre pesant une livre trois quarts, et peu après une autre encore, une beauté celle-là : deux livres et quart.

Après un bon souper de truites, mes guides sont bientôt endormis, et moi, je pars pour une terre de rêves, où je vois des ours d'une taille gigantesque et aux formes bizarres qui s'élancent sur moi de tous les buissons.

Le vendredi, au point du jour, j'étais en canot avec James, jetant mes lignes près d'un endroit où un ruisseau limpide tombait dans le lac sur un lit de belles pierres grises. La brume affectait des formes de spectres qui passaient rapidement au-dessus de l'eau pour disparaître sur le flanc de la montagne. La truite mordait bien et j'en avais pris deux douzaines quand George nous appela pour déjeuner.

Dans l'avant-midi, James et moi allâmes faire un voyage de découverte sur la rive occidentale du lac. Nous trouvâmes un grand ruisseau, mais son débouché n'avait pas assez de profondeur pour la truite, je n'en pris qu'une. Retournant alors à notre poste du matin, j'en pris deux autres magnifiques, une de trois quarts de livre et l'autre d'une livre et un quart. Puis je pris coup sur coup une autre truite d'une livre, et deux barbes qui emmêlent ma ligne avant que je puisse les jeter dans le filet que James tient à l'autre bout du canot pour les recevoir.

Le moustique indiscret et le taon curieux commencent à nous tourmenter pour la première fois depuis le commencement de notre voyage.

—Voulez-vous que je fasse du feu pour les éloigner, monsieur ? me demanda James.

—Oui, nous en allumerons un quand nous serons retournés au campement.

—Mais je puis vous faire du feu dans le canot, monsieur, reprit James, et d'un seul coup d'aviron il mit le canot à la rive.

(La fin au prochain numéro)

ANNE DU VALMOET

PAR

M. MARYAND.

I

L'heure de la consultation du docteur Sertan n'avait pas encore sonné, mais quelques voitures étaient déjà arrêtées à sa porte : coupés élégants, aux chevaux maintenus avec peine par des cochers couverts de fourrures, et modestes fiacres crottés dont les haridelles, en vue d'une longue station, portaient au cou un sac d'avoine, tandis que les automédonns lisaient tranquillement leur journal.

L'un de ces fiacres arriva en même temps que la voiture du docteur ; une femme de haute stature en descendit aussitôt, et se rangea pour laisser entrer le petit coupé sous la porte cochère. Sa taille était enveloppée d'un ample manteau garni de zibeline, et un voile de dentelle, couvrant son visage, en déguisait à demi les traits sous ses légères arabesques.

Son aspect offrait un parfait contraste avec le véhicule qui l'avait amenée ; mais, bien que le docteur Sertan regardât en ce moment à la portière, il était trop distrait ou trop préoccupé pour qu'une circonstance de si peu d'importance éveillât son intérêt. Il était descendu de voiture et allait s'engager dans l'escalier, lorsqu'une voix basse et douce se fit entendre derrière lui.

—Seriez-vous assez bon pour me dire à quel étage demeure le docteur Sertan ?

—Au premier étage, répondit laconiquement le docteur, se retournant tout d'une pièce, et jetant un coup d'œil rapide sur la jeune femme qui le suivait.

—Je vous remercie mille fois. . .

Il franchit rapidement les marches et fit retentir le timbre. Comme on lui ouvrait la porte, il tourna encore une fois la tête : la dame montait lentement, et, sans attendre qu'elle eût atteint le palier du premier étage, il jeta son pardessus et son chapeau au domestique, et se dirigea aussitôt vers son cabinet.

—Y a-t-il beaucoup de monde, Jean ?

—Oui, Monsieur. . . Monsieur le docteur va déjeuner ?

—Déjeuner ! grommela le docteur, ouvrant violemment sa fenêtre, est-ce que j'ai le temps de déjeuner ? . . . Jean, pourquoi ma fenêtre était-elle fermée ? Ne passé-je pas assez d'heures de ma vie dans des chambres étouffantes ? N'ai-je pas le droit d'avoir de l'air chez moi ?

—Monsieur, il a gelé toute la nuit, et il tombe du givre. . .

—Taisez-vous, et abstenez-vous de vous mêler de mon hygiène particulière. . . A qui appartient ce chapeau et ces gants, s'il vous plaît ?

—C'est le neveu de monsieur, qui est ici depuis une heure. Il s'est excusé de venir au moment de la consultation, mais il repart dans la journée. . . Il attend M. le docteur dans la salle de billard.

—Qu'il entre, et qu'on m'apporte des sandwiches et un verre de vin de Bordeaux.

—Mais, monsieur. . .

—Allez au diable ! s'écria le maître avec impatience. Corbleu ! suis-je chez moi, oui ou non ?

—C'est qu'on a rôti un perdreau et fait une sauce. . .

—Mon neveu mangera le perdreau, et vous vous taisez, infernal bavard. . . Georges, tu peux entrer, ajouta le docteur, élevant la voix.

Une portière se souleva aussitôt, et laissa passer un homme de vingt-huit à trente ans, d'une taille presque athlétique, et d'une figure ouverte, intelligente et douce, à laquelle une épaisse moustache blonde donnait cependant un caractère énergique et tout militaire.

—Je suis arrivé le premier, dit-il en souriant et en s'avançant vivement vers le docteur ; cependant, je ne me serais pas cru le droit de passer avant vos malades si je n'étais forcé de retourner aujourd'hui même à Blois.

A ce moment, Jean entra dans la chambre, et il déposa sur la table le petit plateau chargé du repas frugal commandé par son maître.

Le docteur tira sa montre.

—Je ne puis cependant pas faire attendre mes malades, dit-il. Voyons, pour concilier avec ma conscience le plaisir de te voir, je t'accorde cinq minutes, le temps de mon déjeuner.

—C'est court, dit le jeune homme, jetant en riant un coup d'œil sur les trois sandwiches.

—Veux-tu du perdreau ?

—Merci, j'ai déjeuné.

—Alors, Jean, portez votre perdreau chez le vieux sergent qui demeure au numéro 26. Dites-lui que ça ne lui vaut rien, et que je ne lui en enverrai pas souvent. . . Mettez avec cela une bouteille de vin vieux. . . Qu'il n'en boive pas trop, ou bien son satané accès de goutte me forcera à me lever la nuit et à aller m'étouffer dans sa chambre où il craint l'air. . . Toi, Georges, mets ton pardessus si tu as froid, mais tu connais mes principes, et tu sais que ma fenêtre est toujours ouverte. . . Maintenant, qu'as-tu à me dire ?

—Je viens de conclure l'achat du domaine. . . J'ai signé tous les actes nécessaires, tout est réglé, et je suis dès ce jour châtelain de Beaubois. . . Je repars ce soir pour en prendre possession.

—Tu es heureux ? demanda brusquement le docteur.

—Plus que je ne puis le dire.

—Tu as pesé mes objections ? Tu t'es demandé si cette existence paisible et retirée, succédant à la vie militaire, ne te semblera point fastidieuse ?

—Vous savez bien, mon oncle, que je m'étais fait soldat sans vocation bien dessinée. . . J'ai accompli mon devoir, je suis fier d'avoir servi mon pays, d'avoir souffert pour lui dans une des plus cruelles épreuves qu'il ait jamais subies. . . Mais cette vie de garnison dans laquelle j'étais tombé m'a toujours été antipathique. . . J'aspirais au grand air. . .

—Tu as raison, c'est un des éléments de la santé, et nous commettons un suicide à longue échéance en nous enfermant dans une atmosphère viciée. . .

—La liberté des champs me ravit d'avance, et la vie intime que j'entrevois, le foyer que je rêve, combien il me sera doux de l'abriter dans une retraite où j'en pourrai jouir seul, comme un avaré de son trésor !

—Une idylle ? Soit ! Je t'ai forcé à réfléchir parce que la prudence commande de ne pas prendre à la légère un parti qui doit influencer sérieusement notre existence ; maintenant, je te félicite, et je crois que tu seras heureux. . . J'espère pouvoir, cet été, prendre chez toi quelques jours de vacances. . . Mais souviens-toi de mes recommandations, Georges : tra-

aille ! Tu as payé à ton pays la dette du sang ; cependant, tu n'es pas libre de te vouer à une oisiveté que les vieillards seuls peuvent légitimement appeler le repos. . . . Nul n'a le droit de se soustraire à cette grande loi du travail qui, imposée comme châtement à l'humanité, est en même temps pour elle une source de réhabilitation, d'honneur et d'austères jouissances. Travaille et fais travailler ; ton domaine est assez vaste pour occuper ton intelligence et les bras de ceux qui t'entourent.

—C'est bien mon intention répondit Georges avec vivacité. Je n'ai pas cherché l'oisiveté, mais seulement une sphère d'action différente, et. . . .

—Les cinq minutes sont largement écoulées, interrompit le docteur. Va-t-en, mon ami, et reviens bientôt me faire une plus longue visite. . . . Tu ne peux rester dîner avec moi aujourd'hui ?

—C'est impossible.

—Alors, au revoir, à bientôt. . . . Attends, ferme cette fenêtre ; il y a là de pauvres diables qui ne pourraient supporter ce qui fait vivre les bien portants. . . . Adieu, envoie-moi Jean.

Il pressa le jeune homme sur sa poitrine avec une brusquerie affectueuse, fit signe au domestique d'enlever le plateau, et ouvrant la porte du salon d'attente, promena un regard rapide sur les personnes qui s'y trouvaient rassemblées. Il les connaissait pour la plupart ; il savait quelles craintes, quelles espérances, quels troubles réels ou imaginaires agitaient ces gens, vieux ou jeunes, qui attendaient avec une impatience plus ou moins vive le moment de lui exposer leurs maux, ou simplement le plaisir de l'occuper de leurs misères fictives. Pour ces derniers, cependant, le docteur manquait absolument de compassion. Sa grande taille se redressait avec raideur, son visage, aussi laid qu'intelligent, prenait une expression grondeuse, et il n'était pas rare qu'il reprochât au client, d'un ton bourru, de lui faire perdre un temps qui appartenait aux véritables souffrances.

La dame au manteau garni de zibeline attira de nouveau son attention. Elle était assise dans un coin du salon, et sous son lourd vêtement, qu'elle avait entr'ouvert, on pouvait apercevoir une toilette simple, mais élégante ; elle n'avait pas levé son voile, et n'avait pris aucun des livres ni des journaux qui encombraient la table. Son attitude immobile témoignait d'une grande patience ou d'un grand empire sur elle-même. Un vieillard placé près de la porte se leva vivement en apercevant le docteur ; la portière tomba, et le silence continua à régner dans la chambre, silence si absolu qu'il en était presque douloureux.

L'attente est toujours pénible ; mais aucune des personnes réunies entre ces murailles n'en ressentait peut-être l'anxiété à un degré aussi intense que la jeune femme qui se tenait si indifférente. Le flot de sang qui monta soudain à ses joues révéla cependant son agitation intérieure. Elle releva son voile, découvrant ainsi un visage d'une pureté presque idéale et d'une extrême fraîcheur, aux traits aristocratiques et aux yeux bleus brillant en ce moment d'un éclat presque fébrile ; puis, se levant lentement, elle marcha vers une fenêtre et écarta le rideau de guipure.

Le docteur Sertan habitait une rue étroite du faubourg Saint-Germain, une rue peu fréquentée, rendue plus triste encore ce jour-là par la boue qui couvrait les pavés inégaux, et par la pluie qui tombait sans relâche. Le regard de la jeune femme erra d'abord sur les voitures qui stationnaient le long du trottoir, puis s'arrêta sur la maison d'en face. C'était une de ces grandes casernes, œuvre de la spéculation parisienne qui y mesure chèrement l'espace, l'air et la lumière aux ménages modestes contraints d'y chercher une demeure. Au second étage, un rideau soulevé laissait voir deux personnes derrière la vitre : un homme et une femme d'un âge mûr. L'homme tenait un livre ; le mouvement régulier du bras de sa compagne et son visage légèrement penché indiquaient qu'elle cousait. De temps à autre, ils relevaient la tête et échangeaient un regard et un sourire qui semblaient rendre la jeunesse à leurs fronts ridés et à leurs cheveux gris.

La dame inconnue se laissait absorber par ce spectacle qui avait évidemment pour elle un intérêt mystérieux, et les minutes s'enfuyaient plus rapidement, car elle tressaillait en sentant toucher légèrement son épaule.

—C'est à votre tour, madame, murmura une jeune fille placée près d'elle.

Elle serra son manteau autour de sa taille, et se dirigea d'un pas ferme vers la porte où le docteur attendait, non sans impatience. La portière tomba encore une fois et, désignant un fauteuil, il releva par un geste brusque ses cheveux gris emmêlés.

—Vous n'êtes pas une de mes clientes ? demanda-t-il brièvement, attachant sur l'étrangère ses yeux pénétrants.

—Non, répondit-elle de cette voix singulièrement douce et harmonieuse qui l'avait déjà frappé dans l'escalier. Mon médecin ordinaire est le docteur N. . . .

—Avez-vous un motif particulier pour ne point vous adresser à lui dans la circonstance présente ?

—J'en ai deux. . . . D'abord la crainte d'inquiéter ma famille, puis. . . .

Elle hésita.

—Puis ? . . . répéta le docteur de sa voix brusque.

—Monsieur N. . . . me connaît depuis de longues années, dit-elle d'un ton plus bas et plus mélancolique, et je crois qu'il m'aime trop pour me dire la vérité sur mon état.

Le docteur la regarda avec une attention pénétrante, où se mêlait une nuance de raillerie et d'amertume. Combien de malades étaient venus à lui pour savoir toute la vérité, et combien peu d'entre eux étaient capables d'en supporter la rigueur !

—De quel mal souffrez-vous ? demanda-t-il après un instant de silence.

L'agitation qui s'était emparée de la jeune femme pendant une longue heure d'attente avait disparu, et elle répondit avec beaucoup de calme :

—J'ai lieu de me croire atteinte d'une maladie de cœur.

—Vous n'avez consulté aucun médecin ?

—Non. . . .

—Peut-être êtes-vous dans l'erreur ; certains symptômes nerveux peuvent être pris pour une affection dont ils ne sont que l'apparence. . . . Essayez, en tout cas, de bannir momentanément votre inquiétude, et de dominer une agitation capable d'accélérer les battements du cœur. . . . Désirez-vous quelques minutes pour vous remettre ?

Elle secoua la tête.

—Je suis très calme, dit-elle. Tout à l'heure, pendant que j'attendais, j'éprouvais une angoisse pénible ; maintenant que je suis en face de la réalité, je me sens tranquille et disposée à tout entendre.

Elle commença à exposer, d'une manière aussi brève que claire, comme s'il se fût agi d'une autre, les symptômes qu'elle

avait observés. Le docteur l'écouta en silence, ses épais sourcils se rapprochant et lui donnant l'air plus bourru que jamais. Comme il se disposait à l'ausculter, elle reprit doucement, mais avec fermeté :

—Je vous demande, non-seulement comme à un médecin, mais comme à un homme d'honneur, de ne point me tromper sur mon état. . . . J'ai des devoirs à remplir autour de moi, et je dois songer à d'autres en vue d'une mort prochaine.

—Si jeune, si belle, si courageuse ! pensait le docteur avec un sentiment d'angoisse dont sa profession n'avait pas tari la source et que sa brusquerie lui servait souvent à déguiser, tandis qu'il constatait l'existence d'un mal impardonnable.

La jeune femme comprit son silence.

—Je vous épargnerai la peine de me répondre, dit-elle avec douceur. J'ai une maladie de cœur, c'est-à-dire que je puis être frappée subitement, demain, ce soir, tout à l'heure. . . .

—Mais vous pouvez vivre de longues années encore ! interrompit le docteur de sa plus grosse voix. Je pourrais vous citer de nombreux exemples de personnes qui, dans les mêmes circonstances, ont atteint un âge avancé.

—Je ne crois pas que j'y parviens. . . . En tout cas, je puis être enlevée d'une manière soudaine, c'est ce que je voulais savoir. . . . Maintenant, mon devoir étant de faire tout ce qui sera possible pour prolonger ma vie, dites-moi si je puis, dans une certaine mesure, retarder le dénouement de ma maladie.

—Vous pouvez, du moins, éviter les fatigues et les émotions, surtout. Cela est-il en votre pouvoir ?

—Ma vie est facile, entourée de luxe. . . . Quant aux peines, qui peut les fuir ?

—Vous m'avez dit souffrir depuis deux ans ; vous ne vous êtes donc jamais inquiétée ?

—Non ; j'ai pensé seulement ces temps derniers que mon devoir envers une personne confiée à mes soins m'oblige à connaître mon état.

—Pardonnez-moi mes questions : un médecin est obligé d'aborder des sujets délicats, et vos réponses peuvent influer sur les recommandations que j'aurai à vous adresser. . . . Vous étiez prédisposée à ce mal : cependant, il a pu se développer sous l'empire de certaines secousses morales. . . . En est-il ainsi pour vous ? Avez-vous eu des chagrins ?

La jeune femme hésita. Mais cette figure loyale, empreinte en ce moment d'une douceur inaccoutumée, lui inspira une confiance involontaire, et elle répondit :

—J'ai eu des chagrins, non pas violents, mais particulièrement répulsifs à ma nature. . . . Je ne connaissais pas bien alors la source de consolations qui m'a été ouverte depuis, et je crois que les révoltes de mon cœur ont pu développer les germes du mal.

—Et maintenant, vous n'avez plus les mêmes sujets de souffrance ?

—Maintenant, répondit-elle avec calme, j'y suis résignée.

Le docteur écrivit une ordonnance assez longue, puis fit en termes concis, mais pressants, quelques recommandations qui se terminèrent par l'injonction formelle de consulter fréquemment son médecin.

Comme la jeune femme allait sortir de la chambre, elle se retourna, et, par un geste spontané, lui tendit la main.

—Vous ne me connaissez pas, dit-elle de sa belle voix douce et basse, vous ne me connaissez peut-être jamais, et cependant, je penserai à vous comme à un ami. . . . Je vous dois le plus grand service qu'on puisse recevoir ici-bas : vous m'avez dit la vérité !

Il y avait dans ce mot, prononcé pourtant avec simplicité, quelque chose de pathétique qui émut étrangement le vieux docteur. L'expression de sa physiologie changea, et il retint un instant dans ses mains la petite main étroitement gantée de l'inconnue.

—La vérité ! répéta-t-il d'une voix un peu tremblante. Je n'ai connu qu'une femme qui ait reçu en ami une vérité de ce genre. . . . Ça été mon honneur et mon martyre de la révéler à ses instances. . . . Cette femme était une créature incomparable, la compagne de ma jeunesse, à jamais pleurée. . . . la beauté, la tendresse et la grâce. . . . Oui, madame, le vieux docteur bourru a eu son roman. . . . J'ai été marié un an. . . . Et je ne vous oublierai jamais, car vous m'avez fait penser à ma femme si tôt perdue.

Il laissa vivement retomber la main de l'étrangère, et fermant la porte d'un geste brusque, il marcha vers la fenêtre et pouvrit avec fracas. Le givre tombait toujours et parsema sa chevelure grise de parcelles brillantes. . . . Dans la maison d'en face, le vieux ménage était encore derrière les vitres.

Le docteur se retourna et appuya le doigt sur un timbre.

—Jean, ce vieux commis ne marche donc pas encore ?

—Non, monsieur ; le concierge dit que son pied ne se guérit pas ; il s'affaiblit, et sa pauvre femme est bien désolée.

—Portez lui ma carte avec mes compliments, et dites-lui que je n'aime pas à le voir depuis si longtemps immobile sur ce fauteuil. . . . Qu'il vous dise le nom du médecin qui le soigne, j'irai lui donner une consultation. . . . Là, allez-vous en.

Quelques instants se passèrent avant que le docteur parût de nouveau à la porte du salon, et le client qu'il introduisit ensuite dans son cabinet crut que l'insomnie ou la fatigue avait rougi ses yeux. . . . Il y avait dans la vie de cet homme, saturé d'honneurs et de réputation, un vide irréparable. . . . Qui de nous n'a sa croix à porter ? . . . Heureux lorsque, ainsi que lui, nous cherchons à l'alléger en songeant sans cesse aux autres !

(La suite au prochain numéro.)

LE GÉNÉRAL DE MIRIBEL

Nous lisons dans le *Figaro* ce qui suit sur le général de Miribel, que le général Campenon a choisi pour l'aider à réorganiser l'armée française :

Sorti de l'École Polytechnique à vingt ans, en 1852, M. de Miribel était capitaine d'artillerie à Solferino. Là, il fut blessé par une balle, aux deux mains, pendant qu'il les tenait croisées sur la lumière d'un canon, pour redresser le tir. Au Mexique, il se signala magnifiquement dans l'attaque du pénitencier de Puebla.

Il a été officier d'ordonnance du ministre de la guerre Randon. Il travaille donc pour la troisième fois dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Il accompagna le général Fleury dans son ambassade à Saint-Petersbourg. Il revint à Paris—trois heures avant que Paris ne fût fermé. . . . Le général Ducrot remarqua alors le jeune

lieutenant-colonel d'artillerie. A quarante-quatre ans, il était général — ayant dans toute l'armée une réputation militaire qui l'imposait au choix des chefs. On sait le reste. M. Gambetta est allé chercher à Lyon le général de Miribel, qu'il n'avait vu que deux fois. Il l'enleva malgré lui d'une œuvre militaire dont l'importance est incomparable. La voici.

Le général de Miribel est non seulement un praticien militaire des plus remarquables ; il est encore un stratège de grande race. Depuis plus de deux ans, il emmène sur les frontières de l'Est, des officiers à qui il fait—j'allais dire, sur le vif—des conférences admirables. Ces déplacements très couteux lui sont permis par sa grande fortune—qui dépasse aujourd'hui, depuis la mort de son beau-père, plus de cent mille francs de rente.

Aujourd'hui, le général de Miribel est l'officier de l'armée française qui connaît le mieux le terrain de nos frontières de l'Est. C'est lui qui a dans sa poche la clef de la porte de la France. . . . qui ouvre sur l'Allemagne !

* *

Il a épousé Mlle de Grouchy. Ses enfants sont anciens élèves des Jésuites. Un d'eux est aujourd'hui au pensionnat de la rue de Madrid. Malgré les garnisons, il a conservé son bel appartement, non loin de la Madeleine. Vous pouvez aujourd'hui le voir passer deux fois par jour—de très bonne heure et très tard sur la place de l'église.

Petit. Epaules larges, carrées. Taille puissamment charpentée. Tête forte. Front haut qui se hausse chaque jour—grâce à la chute des cheveux. Fortes prééminences frontales. Cheveux légèrement frisotants — comme une ancienne frisure du fer. Figure carrée. Tête osseuse. . . . les yeux que vous savez !

Homme du monde—et avec tout cela, l'air d'officier d'artillerie que je connais si bien ! Le général de Miribel me rappelle cette *arme*, dont, enfant, j'ai connu les principaux chefs, aujourd'hui disparus. Eux, ils savaient obéir ! Ils se disaient non des socialistes, des démocrates—mais, avec fierté, des serviteurs du pays ! Etre bon serviteur militaire—résumait toute leur ambition !

Voilà le soldat que M. Gambetta a choisi ! La Révolution a salué ce choix par des cris de paon. Elle a fait de même pour mon camarade du *Figaro*, J.-J. Weiss. Puisse Weiss être le Miribel des affaires étrangères ! Je n'ai pas les généreuses illusions qui ont fait partir d'ici notre bien regretté collaborateur—écrivain de si grand talent—cœur élevé si sincère—caractère et tempérament si indépendants. Je crois que, pour la deuxième fois, il sera monté bravement sur un vaisseau—au moment où les rats prudents commencent à le quitter !

On annonce la mort de la Mère Ste. Hélène, arrivée lundi au couvent de l'hôpital-général, Québec. La défunte avait embrassé la vie religieuse en 1866. Elle a été inhumée hier matin.

Un incendie désastreux pour les journaux a eu lieu mardi à New-York. L'établissement du *World* a été entièrement détruit, ainsi que celui de l'*Observer*, adjacent. L'édifice du *Times*, aussi attenante, en a été quitte pour des dommages considérables. Plusieurs personnes ont péri dans la conflagration.

M. Portington dit : Refusez toutes les drogues de charlatans qui font plus de mal que de bien à la constitution, mais donnez toute votre confiance aux Amers de Houblon, et vous jouirez d'une parfaite santé. Elles sont le *ne plus unum* des médecines.—*Boston Globe*.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirop Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chœurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.



L'INCENDIE DU RING-THEATER : LA RECONNAISSANCE DES MORTS, LE LENDEMAIN DE LA CATASTROPHE

NOUVELLES

CANADA

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un nouveau feuilleton, très intéressant, qui a pour titre : Anne du Valmoët, par Maryland.

M. Wurtele, député d'Yamaska, a accepté la charge de trésorier de la Province, laissée vacante par la démission de M. Robertson.

Il paraît très probable que la législature de Québec sera convoquée pour la fin de février.

Election d'Yamaska. — Le bref pour l'élection d'Yamaska a été lancé et la nomination aura lieu le 6 de février.

M. Fortier, greffier du conseil exécutif de Québec, a demandé sa mise à la retraite. M. Sicotte, registrateur de Montréal, serait, dit-on, son successeur.

M. Fréd. Houde, éditeur-proprétaire du journal Le Monde, vient d'abandonner la propriété et la direction de ce journal.

Le bruit court que l'hon. M. Ouimet, surintendant de l'Instruction Publique, est sur le point d'être nommé juge de la Cour Supérieure, à Montréal.

On man-le de Saint-Jean, Terre-neuve, que la goélette Mary-Paul, a donné contre le roc à Saint Pierre Miquelon, pendant une tempête de neige, et a sombré. L'équipage, comprenant six hommes, a péri.

On dit que des jésuites français ont acheté une ferme à Beauport et qu'ils viendront s'établir en cet endroit.

La bonne Ste-Anne. — Le nombre de pèlerins à Sainte-Anne de Beauport augmente chaque année. C'est pourquoi les révérends Pères Rédemptoristes vont agrandir l'église en y ajoutant deux nef latérales.

M. Frs. Kérouack a été élu pour la quatorzième fois maire de la municipalité de St-Sauveur de Québec.

Le lieutenant-gouverneur de Manitoba, l'hon. M. Cauchon et Mme Cauchon, sont attendus à Québec.

M. Frs. Vézina, caissier de la Banque Nationale, est décédé la semaine dernière. Québec perd un de ses citoyens les plus respectables. Habile et honnête, M. Vézina réunissait ces deux qualités. Il a puissamment contribué à la fondation de la Caisse d'Economie Notre-Dame et de la Banque Nationale, deux institutions canadiennes françaises. M. Vézina était le type du parfait gentilhomme. Il sera universellement regretté. Son service a eu lieu samedi dernier.

Les Pères du Saint-Sacrement, d'Angers, France, dont le couvent a été fermé l'année dernière, vont partir pour le Canada, où ils ont obtenu une concession de 2000 acres de terre, près de Montréal, pour établir un grand collège agricole.

Trait d'honnêteté. — Il y a quelques jours, M. A. Mallette, épicier, coin des rues Ste-Catherine et des Allemands perdait sur la rue Ste-Elizabeth un portefeuille contenant \$115 en billets de banque. Il annonça sa perte dans Le Monde, et le lendemain, M. Octave Duvert, employé de M. Willis, agent de marchés à coudre, lui rapportait l'argent qu'il avait trouvé sur la rue. M. Octave Duvert mérite des félicitations.

Témoignage de sympathie. — Jeudi de la semaine dernière les officiers et les employés du chemin de fer du Nord se sont rassemblés dans les bureaux généraux de la place D'Armes, à l'occasion du départ d'un de leurs bons camarades, M. J.-R. Pruyne, auditeur, qui vient d'obtenir un emploi très lucratif dans la Compagnie du chemin de fer " Pacifique Canadien." Une adresse fut lue à M. Pruyne, adresse qui était accompagnée d'un magnifique cadeau consistant en une montre, une chaîne et une jolie bague, le tout en or.

La bague est destinée à Mme Pruyne. M. McPherson, qui lut l'adresse, MM. Louthod et J.-B. Labelle prononcèrent des discours d'adieux, dans lesquels ils firent l'éloge de leur collègue dont ils regrettaient le départ. M. Pruyne, ému, a remercié ses amis pour le témoignage de sympathie dont il était l'objet de leur part.

Les candidatures municipales se désinent à Montréal. Il est probable que M. Allard sera réélu dans le quartier Saint-Jacques et que M. le Dr Mount sera élu sans opposition dans le quartier Sainte-Marie.

Dans le quartier Saint-Antoine, M. Barry a posé sa candidature contre M. Donovan, avec de grandes chances de succès.

Pour la mairie, on parle de trois candidatures, celles de l'honorable M. J.-L. Beaudry, de M. le Dr Leprohon et de M. l'échevin Grenier. Nos concitoyens anglais, d'après la plupart de leurs journaux, ne présenteront pas de candidat.

Le crime à Montréal. — Autrefois, on publiait des rapports statistiques qui faisaient connaître la nationalité des individus arrêtés à Montréal dans le cours de l'année, par la police.

On nous a fait voir des rapports de cette nature pour les années 1855, 56, 57, 58, 59, 60 et 61.

Sur 40,525 personnes arrêtées de 1855 à 1861, inclusivement, on compte 8,700 Canadiens-Français. Un cinquième seulement ! Et cependant, nous formions la moitié de la population.

N'est-ce pas flatteur pour nous ? Pourtant la disproportion est beaucoup plus frappante encore, quand on compare les chiffres relatifs aux femmes. En effet, sur 10,590 femmes arrêtées, on ne compte que 1,094 Canadiennes-Françaises.

Une sur dix ! Vive la Canadienne !

Quand nn de nos gouverneurs a dit que nous étions une race inférieure, il a peut-être voulu parler de notre infériorité sous ce rapport-là. — La Tribune.

Le Collège des Jésuites. — Nous sommes heureux d'apprendre que le projet de convention des anciens élèves du collège Ste-Marie de Montréal, réussit à merveille. Le comité général a déjà envoyé plus de mille circulaires annonçant la bonne nouvelle, et partout on s'empresse de répondre à l'appel.

La date de la réunion est fixée aux 19 et 20 juillet prochain. Il y aura grand-messe d'ouverture, convention, séance dramatique et musicale, amusements, excursions et un banquet.

Le comité s'arrangera avec les lignes de chemins, de fer et les bateaux pour permettre aux anciens élèves qui viennent de loin de se rendre à Montréal à des prix réduits.

Le comité espère n'avoir oublié aucun ancien élève dans l'envoi des circulaires. Si cependant quelques-uns n'avaient pas encore reçu avis de la convention, ils voudront bien s'adresser immédiatement à M. P. B. Mignault, secrétaire du comité, bureau de poste, boîte 1089, à Montréal.

J'ai complètement réussi à faire fonctionner l'estomac et le foie en faisant usage des Amers de Houblon, qui donne la vitalité à ces organes.

MARIE FARMER.

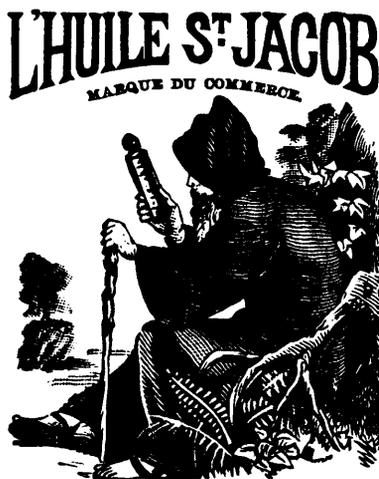
A l'approche des fêtes on n'entend parler que de présents, d'étrennes. La Maison GRAVEL & THIBAUT ne veut pas rester en arrière. Elle veut aussi, à sa manière, donner des étrennes à ses nombreuses pratiques, non pas en faisant cadeau de quelques petits objets dont la valeur est toujours prise sur les marchandises, mais en vendant d'ici aux Rois presque au prix coûtant.

C'est donc une belle occasion à saisir pour ceux qui n'ont pas encore complété leurs achats d'hiver ; car, outre la modicité des prix, cette maison possède l'assortiment le plus complet. Ces marchandises sont des mieux choisies. Profitez donc de l'occasion. Venez voir notre département de Tweed, dont on fait une spécialité.

Nos Manteaux ont la meilleure coupe possible. Madame Crébassa, modiste, en a la charge : c'est tout dire. Et puis nos modes, les dames en savent déjà quelque chose. Une visite donc.

J. A. GRAVEL.

A. THIBAUT.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enfures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marous Smith, qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec.-Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881.

44-3

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MUNK

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Emp. | F. D. MUNK, B.C.L.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies ; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de la Santé. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouvellement de la vie. — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 80, rue Olivier-de-Sarres, Paris. — A Montréal, LA VIOLETTE & NELSON.

Advertisement for 'The Purest and Best Medicine ever Made.' It describes a combination of Hops, Buchu, Mandrake, and Dandelion, used for various ailments like indigestion, liver issues, and general weakness. It claims to be a 'Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent'.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10me jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer et contracter lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées. Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat ; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt. Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages. Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Secrétaire.

CANADA

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

CANADIEN DU PACIFIQUE

Incorporée par lettres patentes sous le grand sceau du Canada

DEBENTURES A 5 POUR CENT

Payables en or dans cinquante ans

SUR PREMIERE HYPOTHEQUE DES TERRES CONCÉDÉES

Emission totale autorisée..... \$25,000,000
 Acceptées par le gouvernement comme garantie de l'exécution du contrat passé entre le gouvernement et la compagnie..... \$ 5,000,000
 Maintenant offert au public..... \$10,000,000

Le principal et l'intérêt payables en or monnayé du poids et de la finesse de l'étalon actuel— le principal à Montréal, Canada, et les intérêts le 1er d'avril et le 1er d'octobre, au gré du porteur, soit à Montréal, ou à Londres, Angleterre, au taux de 4c 1/4 sterling pour chaque piastre.

Débutures de la dénomination de \$1,000 et de \$500 chacune. Le principal payable le 1er d'octobre 1931, hormis qu'elles ne soient offertes auparavant pour le paiement des terres et, en conséquence, annulées ou rachetées par les syndics à même le produit de la vente des terres, soit au cours de la Bourse ou par tirages à dix pour cent de prime.

SYNDICS POUR LES PORTEURS DE DEBENTURES

CHARLES F. SMITHERS, *Equier, Président de la Banque de Montréal*
 HONORABLE J. HAMILTON, *Président de la Banque des Marchands du Canada*
 SAMUEL THORNE, *Négociant, de New-York.*

Les débutures sont garanties par une hypothèque consentie en faveur des dits syndics qui leur confère, en vertu des clauses de la charte, plein pouvoir de payer les débutures, principal et intérêts et de faire toucher aux porteurs le produit net de la vente des terres. Avant d'être mis en force, l'acte sus haut cité a été soumis au gouvernement qui a, depuis, accepté les \$5,000,000 comme garantie de l'exécution du contrat conformément aux clauses de la charte.

L'hypothèque ainsi créée est privilégiée sur toute l'étendue des terres concédées à la compagnie, formant 25,000,000 d'acres des plus belles terres propres à la culture, situées dans cette partie du pays désignée sous le nom de "Zone Fertile" des territoires du Nord-Ouest, reconnue comme étant la région la plus considérable et la plus propre à récolter du blé de la meilleure qualité qu'il y ait sur le continent d'Amérique, et la compagnie peut localiser son octroi de terres dans cette région exclusivement, en mettant de côté toutes les sections qui ne sont pas propres à la culture.

Les débutures seront acceptées par la compagnie en paiement des terres au taux de 110 avec les intérêts accrus sur icelles.

En vertu de l'acte d'obligation hypothécaire, la compagnie s'oblige expressément de payer les intérêts sur les débutures semi-annuellement, lorsqu'ils deviendront dus, et le principal à l'échéance. Le produit net de toutes les ventes de terres devra être remis aux syndics pour qu'ils les gardent en mains, d'abord, pour garantir l'accomplissement de l'obligation de la compagnie de payer les intérêts sur les débutures, et, tant que cette obligation sera remplie ponctuellement, pour être appliqué à l'achat de débutures, pour annulation, pourvu que le prix n'exécède pas 110 pour cent et les intérêts accrus; mais si les débutures ne peuvent être achetées à ou au-dessous de ce prix, alors les syndics sont autorisés et requis de désigner, par lots, de temps à autre, à mesure que les fonds s'accumuleront entre leurs mains, les débutures qui devront être présentées pour être payées et annulées à 110 pour cent avec les intérêts accrus.

Le contrat stipule que toutes les débutures émises seront déposées d'abord entre les mains du gouvernement, et que le produit de toutes les ventes de terres sera aussi déposé entre les mains du gouvernement et ne sera payé à la compagnie qu'en proportion des travaux qui auront été faits pour la construction du chemin. L'intérêt à quatre pour cent, sur le montant restant en la possession du gouvernement, est, en vertu de l'acte précité, expressément réservé pour le paiement des intérêts sur les débutures, et ne peut être appliqué à aucune autre fin.

On verra par le rapport officiel du président de la compagnie, que les directeurs veulent terminer et ouvrir la ligne du chemin de fer jusqu'au Pacifique sans se prévaloir du droit qu'ils ont en vertu de la charte, d'émettre ses débutures en offrant le dit chemin de fer pour garantie; et qu'ils sont convaincus que les capitaux additionnels requis pour terminer le contrat et pourvoir la ligne du matériel nécessaire pour son exploitation pourront être obtenus par l'émission d'actions privilégiées ordinaires. Dans ce cas, les seules obligations qui grèveront les revenus de la compagnie seront les intérêts sur ces débutures, qui seront payés avant tout dividende sur les actions ordinaires et privilégiées.

Ces débutures seront acceptées par le Receveur-Général comme dépôt de la part des compagnies d'assurance en vertu de l'acte 40, Vict. chap. 42.

Il est pourvu à l'enregistrement des débutures à Montréal, à New-York et à Londres. On peut examiner la charte de la compagnie et obtenir des copies de l'Acte de *fidei-commis* hypothécaire du rapport du président et du prospectus de la compagnie aux bureaux des sous-signés.

Ces débutures sont maintenant offertes au public au pair avec les intérêts accrus, par les sous-signés qui se réservent le droit d'en augmenter le prix, en aucun temps, sans avis préalable. Les demandes pour débutures devront être adressées comme suit:—

BANQUE DE MONTREAL

Ses succursales en Canada, et ses agences à Chicago, et au No. 9, Birchlin Lane Londres, Angleterre.

J. S. KENNEDY & Cie., 63, William Street, NEW-YORK,

OU A W. WATSON & A. LANG, AGENTS DE LA BANQUE DE MONTREAL, 39, Wall Street, NEW-YORK.

Montréal, 25 novembre, 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelega pour Ottawa.....	8.20 pm	8.30 am	5.00 pm
Arrivée à Ottawa.....	7.55 am	1.20 pm	9.10 pm
Départ de Ottawa pour Hochelega.....	10.00 pm	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelega.....	9.45 am	1.00 pm	9.45 pm
Départ de Hochelega pour Québec.....	6.40 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.50 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelega.....	5.30 pm	10.00 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelega.....	7.30 am	4.51 pm	6.30 am
Départ de Hochelega pour St. Jérôme.....	6.00 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.45 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelega.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelega.....	9.00 "		
Départ de Hochelega pour Joliette.....	5.15 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.40 pm		
Départ de Joliette pour Hochelega.....	6.20 am		
Arrivée à Hochelega.....	8.50 am		

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font une incidence avec les trains allant et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent le Station du Mile-Écu dix minutes plus tard qu'à Hochelega.

Bureau Général, 13, Place d'Armes
 BUREAUX DES BILLETS:
 13 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.
 202 RUE ST-JACQUES, }
 VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.
 VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.
 L. A. SÉNÉCAL,
 Aristide-Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	9 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Bathoué.....	9 15 "
" Dalhurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 00 p. m.
" Saint-Jean.....	7 30 p. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,
 Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 120, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.
 D. POTTINGER,
 Surintendant-en-Chef. Moncton, N. B., 15 nov. 1881.—52 f.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal JANVIER 1882

Distribuées.		DÉPECHES.		P. nées	
A. M.	P. M.			A. M.	P. M.
Ontario et Etats de l'Ouest.					
8-9 00		(A) Ottawa, par chemin de fer.....		8 15	8 00
8-8 40		(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....		8 15	8 00
Québec et Provinces Maritimes.					
5 35		Québec, Trois-Rivières, Berthier, Sorel, par vapeur.....			
8 00		Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q.M.O. & O. (B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc.....			1 50
8 00		(B) Township de l'Est, Trois Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.....			8 00
12 58		Ch. de fer Occidental, (ligne principale) à Ottawa.....		7 00	
9 30		Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.....		4 30	
8 00		Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.....		7 0	
11 30		Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Hemmingford.....		2 15	
8 00	12 45	St-Hyacinthe, Sherbrooke, Coaticook, etc.....		6 00	2-15 8
8 00		Ch. de fer d'Acton et Sorel.....			8 00
10 00		St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.....		7 00	
10 00		St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.....		2 15	
9 00		Ch. de fer Sud-Est.....		4 45	
8 00		N.-Brunswick, N. Ecosse et l'île du P.-E. Terrebonne, partant de Halifax, 7 et 21 Nov.....			8 00
Dépêches Locales.					
9 45		Valleyfield, Valois et Dorval Route Be-narhols.....		6 00	
11 30		Boucherville, Contrecoeur, Yvernes et Verchères.....		1 45	
9 00	5 30	Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.....		9 0	6 00
9 00	5 30	Hochelega.....		8 00	15-8
11 30		Huntingdon.....		6 00	2 00
10 00	5 30	Machine.....		6 0	2 08
10 30	3 00	Laprairie.....		7 00	2 15
10 30		Longueuil.....		6 00	1 45
10 00		New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.....			4 38
10 00		Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne.....		2 00	
8 30	2 30-8	Pointe St-Charles.....		8 0	1 15-5
11 30		Ste-Cunégonde.....		6 00	
10 00		St-Lambert.....			2 15
10 00	1 30	St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.....		7 00	
11 30	5 30	Côte St-Paul et St-Henri de M.....		6 00	2 00
10 00		Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).....			3 30
10 00	6 55	Village Saint-Jean-Baptiste, Mile-End et Coteau Saint-Louis.....		7.00 et 11 45	3 30
Etats-Unis.					
8-9 40		Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.....		7 00	5 45
8-8 40		New-York et Etats du Sud.....		6 00	2 15
10 30	12 30	Island Pond, Portland et le Maine.....			2 54-0
8-8 40		Etats de l'Ouest et du Pacifique.....		8 15	8 00
Grande-Bretagne.					
Par ligne canadienne, Jeudi.....					
Par ligne canadienne pour l'Allemagne, Jeudi.....					
Par ligne Canard, Lundi.....					
Par ligne Canard, Supplémentaire, 13, et 27 Décembre.....					
Dépêche directe pour l'Angleterre par New-York, Mercredi.....					
Dépêches pour l'Allemagne, par New-York, Mercredi.....					
Par ligne White Star, 16 et 30 Décembre.....					

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.
 (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux noms. — En des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Année. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Année de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité-Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.